

REVUE DE PRESSE

SORTIE NATIONALE - 21 MARS 2018

OSS/100 FILMS & DOCUMENTS, 10:15 PRODUCTIONS PRÉSENTENT

PAUL
HAMY

DAMIEN
BONNARD

PASCAL
GREGGORY

GASPARD
ULLIEL

« UN NOUVEAU TRIP EN 35MM NOIR ET BLANC. SUPERBE ET MYSTÉRIEUX »

TÉLÉFRAMA



MEILLEUR RÉALISATEUR LOCABNO 2017

117
TU AS ACHETÉ UN TICKET D'ENTRÉE POUR LA MORT
REGARDE-LA BIEN EN FACE!

UN FILM DE
F.J. OSSANG

TU AS ACHETÉ REGARDE-LA BIEN EN FAUVE. **9 DOIGTS**

Sofilm

Society

SO FOOT

brain

SOMMAIRE

PRESSE NATIONALE

4

LE MONDE	<u>4</u>
LIBÉRATION	<u>6</u>
L'HUMANITÉ	<u>6</u>
LE MONDE M	<u>7</u>
LES INROCKS	<u>8</u>
TÉLÉRAMA	<u>9</u>
LES CAHIERS DU CINÉMA	<u>10</u>
POSITIF	<u>11</u>
PREMIÈRE	<u>12</u>
3 COULEURS	<u>13</u>
TRANSFUGE	<u>17</u>
24 IMAGES	<u>19</u>
MOUVEMENT	<u>20</u>
SOFILM	<u>22</u>
REBEL REBEL	<u>25</u>
PERSONA	<u>26</u>
ROCK&FOLK	<u>28</u>

RADIO / WEB

29

RADIO NOVA	<u>29</u>
AVOIRÀLIRE	<u>30</u>
LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE	<u>32</u>
LE PETIT BULLETIN	<u>34</u>
DÉBORDEMENTS	<u>36</u>
CHAOS REIGNS	<u>40</u>
SNES	<u>41</u>
BANDEÀPART	<u>43</u>
CINECHRONICLE	<u>44</u>

LOCARNO 2017

46

M Cinéma

« 9 doigts » : virée paranoïaque dans un monde devenu illisible

Le film de F. J. Ossang, précieuse anomalie du cinéma français, invente un étrange récit à bord d'un cargo perdu dans une nuit sans fin.

LE MONDE | 21.03.2018 à 07h36 |

Par Mathieu Macheret



L'AVIS DU « MONDE » – À VOIR

Huit ans après *Dharma Guns* (2011), l'astéroïde Frédéric-Jacques Ossang (dit « F. J. »), précieuse anomalie du cinéma français, revient obombrer les écrans d'un nouveau dédale filmique en noir et blanc, ou plutôt « en pétrole et acier ». Poète et musicien autant que cinéaste, l'homme est le père d'une filmographie d'inspiration post-moderne, hantée par les images et les sonorités antérieures – celles du cinéma muet, de la musique industrielle, du roman noir ou d'anticipation –, et le chantre néoexpressionniste d'un monde au bord du gouffre, où ne s'entrechoquent plus que des êtres à la dérive.

Son dernier film en date, *9 doigts*, s'ouvre sur la cavale d'un homme, Magloire (Paul Hamy), qui, après avoir dérobé une forte somme à un homme agonisant, est rattrapé par une bande de malfrats, menée par un certain Kurtz (Damien Bonnard). Celui-ci l'embarque de force pour une étrange virée sur un grand rafiot vide, abritant en guise de cargaison une mystérieuse charge radioactive, aussi susceptible de leur procurer le pouvoir que de les éradiquer. Mais les nuits se succèdent et la course indéfinie s'apparente bientôt à un long cauchemar halluciné, l'équipage cédant à une psychose toxique, à mesure que le cargo s'enfonce dans un territoire inconnu, nommé le « Nowhereland ».

Imaginaire à géométrie variable

9 doigts fascine pour son imaginaire à géométrie variable, infiniment instable et mouvant, sous la forme d'une traversée statique et, on le devine, intérieure, dont émanent des bouffées paranoïaques et délirantes. Le film fonctionne avant tout par son rapport ambigu au récit, dessinant l'errance de ses personnages dans un monde où les narrations collectives sont devenues illisibles, hermétiques, voire cryptiques. Surgit ainsi toute une série de motifs subjugants : une boîte de Pandore radioactive (on pense à *En quatrième vitesse*, de Robert Aldrich, 1955), un cargo tournant en rond dans une nuit sans fin, une île de déchets à l'échelle d'un continent se recomposant sans cesse... Toutes choses suggérées sans être précisément cernées, ni montrées, mais caressant de leur noirceur d'encre l'imagination du spectateur.

Qu'est-ce qu'un monde dont on ne peut plus comprendre l'histoire ? Un monde condamné, certes, mais aussi un espace où la langue peut enfin déchaîner sa puissance de déflagration. Ainsi la beauté de *9 doigts* est-elle d'inventer, avec ses comédiens (dont Gaspard Ulliel et Pascal Greggory dans de belles apparitions iconiques), une déclamation froide et tranchante comme le métal, et comme détruite de l'intérieur par sa bile vénéneuse. On ne revient pas d'un tel voyage au bout de la nuit.

F.-J. Ossang fait son «9...» avec du vieux

Le cinéaste punk tente un polar singulier, très référencé mais à contre-courant des canons français.

On verrait volontiers en 9 doigts un état des lieux de la contre-culture en 2018. Sans doute moins forcé qu'il n'y paraît – on verra vite que la question du libre-arbitre est centrale dans l'étrange dynamique du récit – le personnage de Magloire, jouet d'une conspiration qui le dote d'une liasse de billets épaisse et d'un cadavre, se retrouve embarqué dans la fuite d'une bande de gangsters sur un navire de

change en route vers «d'autres flots». Patibulaires et «philosophes» comme on le dirait d'un pilier de comptoir particulièrement inspiré, les frépouilles menées par le dénommé Kurtz – comme dans *Apocalypse Now*, pourquoi se gêner – ont pour besogne le recel d'une substance monstreuse dont quelques gouttes suffiraient à provoquer un génocide, mais se retrouvent rendus obsolètes par une menace d'autant plus funeste qu'elle est complètement floue : «Eux, ce sont des assassins. Nous, nous sommes des gangsters, nous ne tuons pas sans raison.» Condannés à errer sans fin sur un océan-maelstrom, en rond – c'est l'une des théories avancées

par Warner Oland alias Lionel Tua – autour d'un continent de plastique en perpétuelle refonte de sa forme, vaguement confronté à un méchant Docteur faussement complaisant et donneur de leçon (Gaspard Ulliel, macronien en diable), finalement spoliés de toute capacité d'agir ou réagir, Magloire, Kurtz et quelques autres dont un Pascal Greggory particulièrement sardonique en fourrure d'explorateur, vont peu à peu plonger dans la maladie, l'ennui et le désarroi, et nous avec eux. Nous y voilà : l'ancienne école alternative, où F.-J. Ossang est né artiste radical à la fin des années 70 comme écrivain burroughien et mu-

sicien punk (DDP, MKB-Faction provisoire...), est cernée par une nouvelle génération qui ne demande rien à personne, pas même à celle qui l'a précédée, mais qui détruit le monde par sa voracité et son absence de volonté. Pourtant, le film, loin d'être désespéré ou désespérant, «agit et «smilie» à sa façon. Par sa mise en forme d'abord, somptueux agrégat, en noir et blanc très contrasté, de références (Epstein ou Murnau pour le cinéma, Tardi ou Roccetti pour la BD, SPK ou Throbbing Gristle pour la musique) mais monté à un tempo qui n'appartient à personne d'autre. Par sa foi en la sensation, ensuite, qui mue la lente dérive mortifère en

Fourrure sardonique. LES BOOKMAKERS/CAPRICCI FILMS

OLIVIER LAMM

9 DOIGTS de F.-J. OSSANG avec Paul Hamy, Gaspard Ulliel... 1h39



LA CHRONIQUE CINÉMA D'ÉMILE BRETON

Une silhouette sur la lande

9 DOIGTS, F. J. Ossang
France, noir et blanc, 1h 39

Un homme court dans la nuit d'une gare, des wagons luisent sous la pluie. Il trébuche sur un cadavre, s'empare d'une liasse de billets dans sa poche. Il est poursuivi par une voiture. La nuit toujours. La pluie. Un «polar» de plus? Plus tard, on retrouve l'homme et ceux qui d'abord le poursuivaient sur un cargo sinistre. Coursives, sombre éclat de la mer, de nuit toujours. Film d'aventures maritimes? Et encore: il se murmure que ce cargo transporte une étrange cargaison, dans les conversations de cet équipage de fortune, il est question d'un proche débarquement et les cartes au mur devant lesquelles s'élaborent des stratégies fumeuses ont davantage l'air de réveries sous opium que de tracés géographiques. Film d'espionnage? Fondus au noir entre les séquences, cadrage d'un personnage dans un cercle découpé sur le noir de

«L'homogénéité du travail, au-delà des péripéties de l'aventure.»

l'écran, recherches poussées sur la beauté du noir et blanc. Dandysme de cinéaste amoureux du proche passé de cet art, qui savait parler par d'autres moyens que la parole?

Polar, aventures en mer, espionnage, dandysme, 9 Doigts est tout cela: c'est un film de F. J. Ossang, cinéaste, poète, romancier, fondateur du groupe punk DDP (De la destruction pure), qui ne s'attache à dire la beauté du monde, des Açores à l'immensité de l'océan, d'une ville la nuit aux soutes d'un cargo grasseux, que pour en souligner la fragilité. Par là chacun de ses films, courts ou longs, est une mise en garde. Qu'on songe à son court métrage *Silencio*, prix Jean-Vigo 2007, méditation en images et musiques, découpée en chapitres. Pas un mot, un partage offert. 9 Doigts n'est pas très bavard non plus: première réplique à la septième minute, mais il est lui aussi découpé en trois parties et plusieurs chapitres. Autre façon de marquer l'homogénéité du travail, au-delà des péripéties de l'aventure vécue par un petit groupe d'hommes.

Chapitres, mais pas seulement: c'est d'abord le traitement du noir et blanc, du 35 mm sur pellicule, hors de tout recours au numérique, qui fait de ce film un de ces «objets inquiétants» que prônait Jean Rouch. Ainsi, pour ne retenir qu'un bref moment, car ils font tout le film, de la fuite, peu avant la fin, de l'un des personnages, le mystérieux Ferrante (Pascal Greggory), sur une lande déserte. Couvert d'un épais manteau blanc aux larges pans volant autour de sa taille, il est filmé de haut, seule silhouette claire sur cette lande noire de nuit, comme la mer proche. Pas un mot. Il n'est besoin, ici, d'autre chose que du contraste entre cet être fragile qui «mange» toute la lumière et la sombre lande où il court vers une fin qu'on sait proche, pour qu'on sache quelle tragédie se joue là, dans un monde tout ensemble hostile et si beau. Ossang est un cinéaste. ■

L'iris de François-Jacques Ossang.

PRIMÉ L'ÉTÉ DERNIER AU FESTIVAL DE LOCARNO, «9 DOIGTS», LE CINQUIÈME LONG-MÉTRAGE DU RÉALISATEUR, EST UN THRILLER POST-APOCALYPTIQUE TOURNÉ EN NOIR ET BLANC, ET EN ARGENTIQUE. IL CHÉRIT CETTE OPTIQUE MÉCANIQUE QUI RÉSUME SA VISION DU CINÉMA.

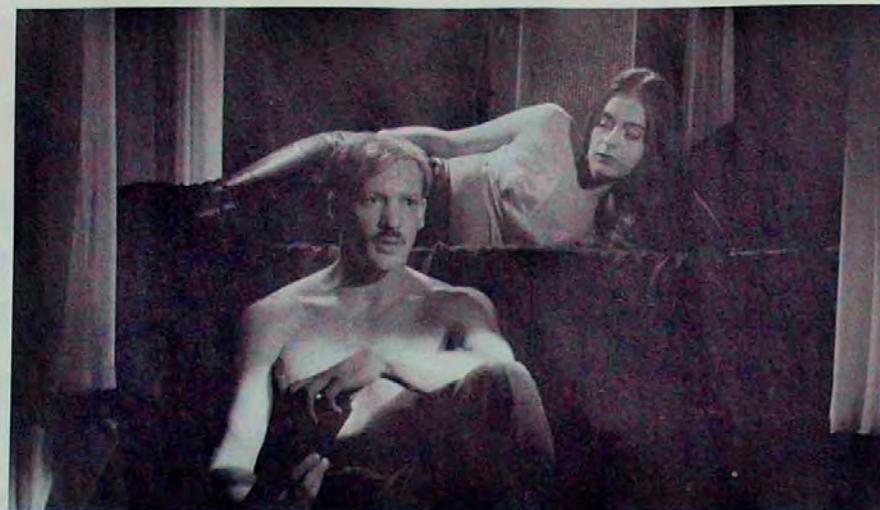
PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENCE DE BLASI

“Le plus important, au cinéma, c'est le noir. Voilà pourquoi je tiens à cette lentille qui peut se rétrécir jusqu'à fermer complètement le champ. C'est un élément de machinerie au maniement délicat, qui permet de focaliser le regard du spectateur - on l'a longtemps utilisé dans le cinéma muet. Elle incarne par ailleurs ma résistance fanatique au numérique. J'aime tourner des films avec rien du tout, repartir de zéro. Ce que j'ai appris, en école de cinéma, c'est qu'on peut réaliser un film avec deux boîtes de pellicule et une caméra. «Il faut rester amateur, les professionnels sont des cons!», disait Jacques Tati. En 2007, j'ai tourné les vingt minutes de mon court-métrage *Silencio* avec seulement neuf boîtes de 16 mm. J'ai adoré la période charnière des années 2000, ce statu quo entre l'argentique et le numérique donnait une grande liberté. Je vis le passage au tout-numérique comme un appauvrissement. Quand on tourne en argentique, on choisit bien ses cadres, on limite ses prises, car rien ne sera

retouché. Tout se passe dans un seul geste qui peut être réussi ou raté, et le résultat est souvent surprenant. Je souhaite vraiment qu'on puisse continuer à tourner en argentique, même avec des budgets modestes. À inventer des plans qui n'existent pas, ce qui est le propre des grands réalisateurs. Je m'intéresse beaucoup à la technique, même si je fais un cinéma assez primitif. Dans 9 Doigts, il y a des mouvements de machinerie très importants, des plans tournés à l'iris. Celui-ci m'a été offert par des amis russes en 2007, pendant le tournage - en super-8 - d'un court-métrage, Vladivostok. C'est devenu une sorte de porte-bonheur. Je collectionne les crânes et les pièces, je suis assez superstitieux. J'applique à la lettre la maxime de Georges Bataille, «Joue ta vie sur la chance». Je crois beaucoup au pile ou face: l'essentiel dans la vie relève du hasard. C'est pareil au cinéma: si tu n'as pas un peu de chance, avec le soleil ou la pluie notamment, impossible de faire un bon film.

”

À VOIR
9 DOIGTS, DE
FRANÇOIS-JACQUES
 OSSANG, AVEC PAUL
 HAMY, DAMIEN
 BONNARD, GASPARD
 ULLIEL, EN SALLE
 LE 21 MARS.



Lissa Hartmann et Paul Hamy

9 doigts de F.J. Ossang

Le plus insulaire des cinéastes français nous embarque dans un film d'aventures surnaturelles d'une poésie fantasque.

Sorties

PEUT-ÊTRE FAUT-IL RAPPELER QUI EST F.J. OSSANG, cinéaste français (voire citoyen du monde) tout à fait singulier. Pour simplifier, Ossang (dont personne ne connaît le vrai nom), qui apparaît dans le paysage du cinéma dans les années 1980, est un musicien punk qui a fait l'Idhec. Depuis, il a réalisé plusieurs courts métrages et seulement cinq longs (avec des moyens très limités) réunissant toutes ses passions, qui sont en gros la musique qui fait du bruit, le cinéma muet classique, la poésie et la littérature d'aventures romanesques, et aussi sans doute la bande dessinée. Tout ce qui vient de la rue, aurait-on envie de dire, y compris l'humour potache, le burlesque. Après des années de galère, l'œuvre d'Ossang a été célébrée le temps d'un week-end à la Cinémathèque française (du 17 au 19 mars), et le cinéaste a reçu, pour *9 doigts*, le Léopard pour la meilleure réalisation au Festival de Locarno, en août dernier.

Ossang est un cinéaste qui sait créer des ambiances oniriques avec des plans très cadrés, des acteurs très maquillés, coincés dans leurs costumes, des ombres, des techniques primitives qui viennent

du muet, des décors naturels auxquels il donne un air de décor de studio en carton-pâte. On pourrait dire qu'il est un cinéaste primitif, sans aucune connotation péjorative. Dans un noir et blanc superbe, *9 doigts* raconte une histoire romanesque et folle à souhait, très mystérieuse et surtout très improbable (entre film noir ésotérique, film d'aventures surnaturelles et roman de SF complotiste à deux balles...), qui va nous amener sur un cargo de nuit dont les passagers vont bientôt être victimes d'un mal inconnu...

Le film fait ressurgir des fantômes d'images, des traces de films que nous avons vus sans savoir d'où elles viennent, sans même qu'Ossang le sache lui-même. Prenez le titre : *9 doigts*. Qui rappelle le titre d'un des albums des aventures de Gil Jourdan par Maurice Tillieux : *Le Gant à trois doigts*. Chaque image, chaque mot des dialogues souvent alambiqués d'Ossang nous renvoient à des images d'un cinéma, d'un roman ou d'un tableau qui nous hantent parce qu'elles reflètent nos fantasmes.

Côté romanesque, on repère très vite, sans que ce soit jamais de réelles

citations, des traces d'Edgar P. Jacobs, Fritz Lang, Hugo Pratt, Conrad, Murnau, Lautréamont (cité dans le film, lui), Hergé, Melville (Herman), Kafka, Borges, Edgar Poe ou Lovecraft, voire de *Star Trek*... F.J. Ossang est un cinéaste féthichiste qui met tout ce qu'il connaît dans son cinéma. Il fait toujours à peu près le même film (comme on le dit des chansons de Charles Trénet) et pourtant ses films ne se ressemblent pas.

Aux acteurs fidèles d'Ossang (son actrice féliche et muse Elvire, l'acteur portugais oliveirien par excellence Diogo Dória...) viennent s'ajointre de nouveaux venus classieux : Gaspard Ulliel (superbe), Pascal Greggory (que l'on ne présente plus), Paul Hamy (*L'Ornithologue* de João Pedro Rodrigues), Damien Bonnard (vu dans *Rester vertical* d'Alain Guiraudie), totalement sublimés et souvent méconnaisables et la fascinante Lisa Hartmann. C'est drolatique, c'est déchirant, c'est foudingue, c'est Ossang. Jean-Baptiste Morain

9 doigts de F.J. Ossang, avec Paul Hamy, Damien Bonnard, Gaspard Ulliel, Pascal Greggory, Elvire (Fr., Port., 2018, 1h38)

76



9 DOIGTS F.J. OSSANG

Un homme se retrouve à bord d'un cargo avec des malfrats, en partance vers un improbable eldorado. Un hallucinant huis clos poétique en noir et blanc.

 Au coin de la rue, l'aventure... À cette bonne vieille formule, le talentueux F.J. Ossang, réalisateur rockeur, a toujours donné un tour radical. Depuis *L'Affaire des divisions Morituri* (1985), il entraîne le cinéma français, souvent casanier, vers des horizons déchaînés. *9 Doigts* s'ouvre sur l'image d'un homme qui court dans la nuit et, aussitôt, un univers abyssal s'ouvre à nous. Nommé Magloire, l'homme se retrouve sur un cargo, après un casse qui a mal tourné. Ses compagnons de voyage sont des malfrats irradiés, traquants de polonium. Ils ont mis le cap sur un hypothétique eldorado, qui laisse place aux contours incertains de Nowhereland, le pays qui n'existe pas... « *Nepas comprendre, c'est la clé!* », dit l'un des voyageurs. Le spectateur aussi doit larguer les amarres pour goûter ce mystérieux film-trip, tourné sur pellicule et en noir et blanc,

comme un défi à la standardisation de notre époque numérique. C'est la grâce perdue du cinéma muet qui renaît dans ces images dont la beauté nous transporte et suffit à nous faire voyager. Il y passe une poésie qui fait du cargo de l'histoire un digne héritier du *Bateau ivre* de Rimbaud. Les acteurs font, eux, l'effet d'apparitions. Dans le rôle d'un médecin qu'on fait monter à bord, Gaspard Ulliel est un pur visage, fantomatique et fascinant. En chef de gang intellectuel, drapé dans un incroyable manteau de fourrure blanc, Pascal Greggory incarne l'intrépidité.

Face au médecin, fantomatique (Gaspard Ulliel), un héros romantique (Paul Hamy).

CAHIER CRITIQUE

9 doigts de F.J. Ossang

Recommencer à zéro

par Nicolas Azalbert

CRÉDITS: F. J. OSSANG

Àvec F.J. Ossang, on ne sait jamais si l'aventure continue ou recommence. Depuis une région inconnue et une dimension parallèle au cinéma français, contre vents et marées, Ossang continue à chaque film de refaire du cinéma pour la première fois (et peut-être la dernière, vu la difficulté de plus en plus grande de filmer en pellicule). La pellicule, le noir et blanc, les intertitres, les ouvertures et fermures à l'iris témoignent encore dans *9 doigts*—après *L'Affaire des Divisions Morituri* (1985), *Le Trésor des îles Chiennes* (1991) et *Dharma Guns* (2010)—de cette volonté de remonter aux origines du cinéma pour réactualiser—ou tenter de maintenir à flot—une conception (forcément cosmique et mystique) d'un médium supplanté aujourd'hui par le numérique.

Pour Ossang, l'apocalypse n'est pas à venir; la fin du cinéma a déjà eu lieu. Les derniers survivants (une bande de gangsters transportant une substance nucléaire pour la revendre au plus offrant) errent parmi les océans à bord d'un cargo maudit—une «usine flottante». Non pas parce qu'une puissance maléfique viendrait éliminer les uns après les autres tous les membres de l'équipage (encore que) mais parce que le cargo se retrouve à tourner en rond, à se perdre dans l'espace et dans le temps. Idée lumineuse: faire d'une

50 CAHIERS DU CINÉMA / MARS 2018

costumes qui ne sont ni à leur taille ni de leur époque et dorment dans des cabines aux plafonds trop bas. Qui décide, du capitaine, de Kurtz ou du docteur du cap à suivre? Illusion que de penser en détenir le pouvoir!

Affaire devant sa carte de navigation murale, changeant désespérément les curseurs de latitude et de longitude, Kurtz perd la boussole car «la carte n'est pas le territoire». Et le cinéma n'est pas le réel, nous rappelle Ossang. Il n'en est qu'une échappatoire qui nous y ramène pourtant de manière inévitable. On n'en sort pas. Aussi formaliste et littéraire soit-il, *9 doigts* touche au cœur de notre quotidien et ses effets de distanciation rejoignent notre perception du monde et de l'Histoire. Ce rythme lancinant et hypnotique qui repose sur ces ouvertures et fermetures à l'iris ne nous est pas étranger. Respiration qui laisse toujours dans le doute de savoir si l'on se réveille ou si l'on replonge dans un sommeil cauchemardesque, conscient de toutes les informations manquantes qui disparaissent dans les ellipses de la narration et qu'il faut bien pallier par l'imagination (la mort de Gerda?) ou par le fantasme (le bateau qui prend l'eau?). Plans furtifs, comme des flashes mentaux, qui viennent tout à la fois parasiter et accélérer le récit. Brusques embardées qui laissent en état de sidération (la fuite du docteur avec Drella en zodiac). La question est la même pour tous: «Comment s'en sortir?» Et le film de répondre: «En en sortant!» C'est Magloire qui déclare à Drella que ce rafiot est devenu irrespirable et que ce trafic de mort ne l'intéresse plus. À l'instant où il annonce: «Je sors du jeu», Magloire se lève et quitte le champ. Il sort du cadre! Il y a chez Ossang une littéralité qui renvoie au primitivisme du cinéma muet (on pense au «montage symbolique» d'Eisenstein) et qui sert on ne peut mieux son propos filmique. Pour tous les personnages, la seule possibilité de s'en sortir, c'est de sortir du film, de sortir de l'histoire. Pour tout recommencer à zéro. ■

9 DOIGTS

France, 2017

Réalisation, scénario: F.J. Ossang

Image: Simon Roca

Interprétation: Paul Hamy, Damien Bonnard, Pascal Greggory, Elvire, Gaspard Ulliel, Diogo Dória

Production: Sébastien Haguenaier, Luis Urbano

Distribution: Capricci Films

Durée: 1h38

Sortie: 21 mars

10

PRESSE NATIONALE

POSITIF
mars 2018

de A à Z

NOTES SUR LES FILMS

4 Histoires fantastiques

Français, de William Laboury, Stéeve Calvo, Mael Le Mée, Just Philippot, avec Sophie Breyer, Didier Bourguignon, Anne Canovas, Manon Valentin, Lorenzo Lefèvre, Fiorella Campanella, Maud Wyler.

Coproduit par le magazine *SoFilm* et les programmes courts de Canal+, ce film à sketches met bout à bout quatre courts métrages relevant du fantastique et de l'horreur afin de bénéficier d'une vraie sortie en salles. On ne peut qu'applaudir la démarche même si, comme toujours dans les anthologies, le résultat est inégal. La première histoire, *Chose mentale* de William Laboury, qui mélange ondes et voyage astral, paraît plus théorique qu'incarnée. Le deuxième segment, *Livraison* de Stéeve Calvo, avec ses zombies victimes, traités en esclaves, semble moderniser les récits sur le vaudou des années 1930 pour faire du mort-vivant une créature qui inspire davantage la pitié que la peur. Comme dans *Acide* de Just Philippot, le quatrième volet consacré aux pluies acides, l'auteur a néanmoins du mal à faire vivre sa bonne idée jusqu'au bout. Le meilleur est le troisième sketch, *Aurore* de Mael Le Mée, qui relate la découverte de la sexualité et de leurs corps par quatre adolescents, grâce au pouvoir surnaturel d'une des filles d'enfoncer sans douleur ses doigts dans la chair de ses partenaires. C'est joyeux, libre et au-delà de toutes les conventions. Grâce à Le Mée, le fantastique redevient objet de transgression.

Philippe Rouyer

9 Doigts

Français, de F.J. Ossang, avec Paul Hamy, Damien Bonnard, Gaspard Ulliel, Pascal Greggory, Alexis Manenti, Diogo Dória, Lisa Hartmann.

Cinéaste rare et singulier, F.J. Ossang revient, sept ans après *Dharma Guns* (2011), avec le tout aussi désaxé *9 Doigts*, prix de la mise en scène au dernier festival de Locarno, film brumeux à la poésie malade. On y suit Magloire (Paul

Hamy), un homme mystérieux en fuite qui se fait embriaguer par un groupe de malfrats, mené par Kurtz (Damien Bonnard), avant d'échouer sur un cargo qui transporte un chargement nébuleux. Le récit, paranoïaque, détourne les codes des films noirs — qui se déroulent en général en milieu urbain — et adopte le même rythme heurté que ce bateau qui tangue. Le long métrage navigue alors dans l'opacité, à travers des genres éclectiques (romanesque, science-fiction, fable écologique), et finit par s'enliser. Ossang filme des personnages noctambules sans réverie, le voyage comme une stagnation. Le regard du réalisateur demeure absorbé par les éléments naturels, comme dans son court métrage *Silencio* (2007); ici, c'est l'eau qui détient les personnages prisonniers dans une narration qui croupit. Il reste néanmoins des soubresauts plastiques comme ce noir et blanc fantasmagorique sidérant, proche de l'expressionnisme allemand façon Murnau, déjà cité dans *Docteur Chance* (1998).

William Le Personnic

Le 15 h 17 pour Paris

The 15:17 to Paris

Américain, de Clint Eastwood, avec Anthony Sadler, Alek Skarlatos, Spencer Stone.

L'héroïsme ordinaire: voilà la matrice des derniers films de Clint Eastwood. Loin des personnages *bigger than life* ou des *losers* magnifiques qui peuplent son œuvre, le cinéaste aime à peindre, ces dernières années, les parcours en apparence banals de personnages devenus héros. C'est à la lettre qu'il applique ce programme

11

OSSANG NEUF | ★★★

9 DOIGTS

Une œuvre inclassable et visuellement envoûtante, la rencontre improbable entre une aventure de Bob Morane et l'expressionisme allemand.

« Ne pas comprendre, c'est la clé. » Cette phrase lancée dans le nouveau F. J. Ossang (*Dharma Guns*) résume parfaitement le voyage cinématographique auquel ce dernier nous convie. Une balade pour laquelle il est recommandé de laisser tout esprit cartésien au vestiaire afin d'en savourer les tours et les détours. Au départ se profile pourtant un film noir on ne peut plus classique. On y voit un homme tomber par hasard sur un paquet d'argent, s'en emparer avant de se faire courser par la bande cherchant à récupérer le magot. De cette bande, il deviendra l'otage, puis le complice lorsque, après un braquage raté, il embarque avec eux sur un bateau transportant une cargaison irradiée. Et c'est là que le film bascule. Que ce voyage vers un hypothétique eldorado – dont le nom Nowhereland suffit à comprendre ce qu'ils vont y trouver – prend des chemins de traverse, à l'image de ces malfrats contaminés semblant avoir fait fi de toute logique. La narration classique s'effiloche et laisse la place à une atmosphère aussi anxiogène que fascinante. Avec ce sublime noir et blanc signé Simon Roca (le directeur de la photo de *La Fille du 14 juillet*), on se croirait dans

un *Bob Morane* revu et corrigé par l'expressionnisme allemand. Le résultat est parfois longuet, souvent intriguant, toujours surprenant. Comme le travail d'un chercheur en images et en récit dont ce film pourrait être le laboratoire. Artiste multiple (l'homme est aussi poète et chanteur), F. J. Ossang tourne peu (cinq longs métrages en trente-trois ans) mais ne laisse jamais indifférent. ♦ T.C.

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIME *Nosferatu* (1922), *Le Testament du docteur Mabuse* (1933), *Le Trésor des îles Chiennes* (1990)

Pays France • De F. J. Ossang • Avec Paul Hamy, Gaspard Ulliel, Damien Bonnard... • Durée 1h38 • Sortie 21 mars

Mars 2018

PREMIÈRE



TROIS COULEURS

F. J. OSSANG ET ELVIRE, LES AMANTS DU CHAOS

Depuis *Docteur Chance* (1996), le cinéaste, poète et musicien F. J. Ossang et sa compagne, l'actrice Elvire, s'entraînent tous deux dans des fuites cinématographiques sombres, hallucinées et nébuleuses. Alors que, dans l'épique et dément *9 doigts*, ils nous font embarquer sur un cargo qui vogue à vue vers le mystérieux Nowhere Land, on est allés leur rendre visite dans leur appartement (dont la déco semble signée Murnau) pour discuter de leur énigmatique tandem.

Elvire, on ne sait rien de vous.

Elvire : Cette interview, c'est une exception, ce sera peut-être la dernière. Je n'aime pas ça, je ne veux pas qu'on me présente. Je trouve que c'est beau de rester dans l'ombre. Comme ça, quand on ne sera plus là, quelqu'un se dira peut-être : « *Elvire, c'était la muse d'Ossang*. » Enfin non, je n'aime pas le mot « muse ». On dira peut-être « *c'était la salope d'Ossang !* » (Rires.) Quand on lui demandait où il était né, mon grand-père répondait : « *Dans le ciel. Dans les étoiles.* » Voilà, on ne va pas attraper les étoiles et se brûler la main.

Comment vous vous êtes rencontrés ?

F. J. Ossang : En 1991. C'était un hasard.

E. : Pas pour moi. À l'époque, j'étais danseuse de nuit et j'habitais chez un ami photographe. Comme je ne dansais pas ce soir-là, il m'a payé la place pour une nuit Ossang dans le XIIe. On y passait *L'Affaire des divisions Morituri*, *Le Trésor des îles Chiennes* et des courts métrages... J'aime beaucoup Béla Lugosi. Quand j'ai vu mister F. J. Ossang pour la première fois, je me suis dit que c'était le fils de Béla Lugosi. Et j'en suis tombée dingue. Ses films sont d'un noir et blanc clair et sombre à la fois. Pour moi, ce sont des symphonies industrielles magnifiques.

F. J. O. : On a parlé d'Antonin Artaud ensemble. Elle cherchait quelqu'un pour pouvoir en parler vraiment. C'était drôle, parce qu'on a tout de suite ressenti qu'on avait des pôles magnétiques identiques. Comme moi, elle est de Toulouse. Mais elle est plus jeune, elle a fait partie de la dernière génération punk.

Vous y avez vécu l'aventure punk à des moments différents, mais quels souvenirs avez-vous du Toulouse underground ?

F. J. O. : En 1977, on devait être cinq punks à Toulouse. Je bossais dans une revue littéraire, Cée, et j'ai monté plusieurs groupes. D'abord DDP (De la Destruction Pure), puis M.K.B. Fraction Provisoire, qu'on a commencé en 1980. C'était du *noise 'n' roll*, un mélange entre l'énergie punk et le bruit des machines. On était en rupture avec tout.

E. : C'est à Toulouse que j'ai vu les plus beaux concerts. Il y avait deux sortes de punks : les punks

à chiens, assez bourrus, presque paysans ; puis ceux que j'appelais les punks gentlemen, très beaux, cultivés, apprêtés juste pour dire : « *Fuck off!* » J'étais de ceux-là. Moi, je ne voulais pas devenir une junkie, une alcoolique finie. Je voulais me ressourcer avec la musique et l'écriture. J'ai écrit des poèmes dans une revue de médecine sur la syphilis. On m'a encouragée à continuer, et puis j'ai dit non, je passe à autre chose. Je suis arrivée à Paris, mais là, il fallait payer les concerts. Comme j'avais un bon look, on m'y emmenait. J'étais vêtue de noir et j'avais une longue mèche blanche – je me suis fait virer du lycée à cause de ça. Ce n'était pas comme aujourd'hui où tout le monde peut se faire faire un tatoo au coin de la rue : à l'époque, il fallait les mériter, les têtes de morts, les bons trips et les tatouages !

F.J., depuis votre rencontre avec Elvire, elle est de tous vos films. Qu'est-ce qui vous inspire chez elle ?

F.J.O. : Ça s'est fait comme ça. Fin 1991, au moment de notre rencontre, j'avais écrit une première version du scénario de *Docteur Chance*. On est partis en voyage et ça a été toute une saga...

E. : Une fuite...

F.J.O. : On est partis à Madrid, en Argentine... On a fait tout le Chili en autobus, du nord au sud. On vivait les repérages. Il y avait des espaces intéressants tous les cinq cents kilomètres, des villes fantômes, le désert d'Atacama – je crois que c'est le désert le plus aride du monde après celui de Gobi... On a fait le film mais beaucoup plus tard, en 1996. Après une telle expédition, Elvire s'est naturellement imposée dans le rôle. C'était son premier film.



Elvire, vous n'aviez jamais été actrice avant ?

E. : Si, pour des petites choses. J'avais joué *Pour en finir avec le jugement de Dieud'Antonin Artaud* au théâtre. Je ne suis pas sortie de chez moi pendant deux ans tellement le texte m'a... détruite... révolutionnée.

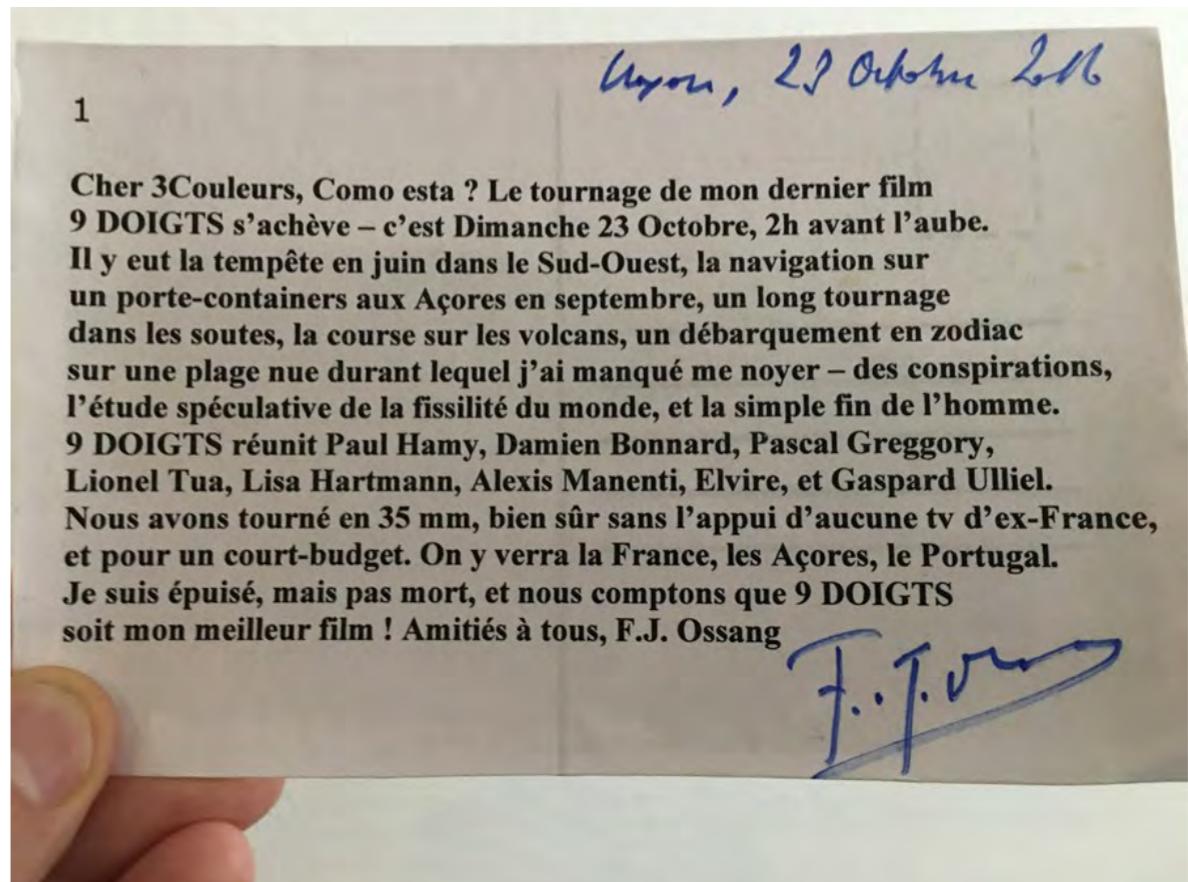
Et du coup, c'est quoi être actrice chez F.J. Ossang ?

E. : C'est justement ne pas l'être du tout. Ses dialogues, il faudrait pouvoir les dire dans un cercueil ou un tombeau de glace. Lors de notre rencontre en 1991, la première fois que je les ai entendus, j'ai été saisie par cette ivresse des mots. Je me suis demandée s'il n'était pas russe, de très, très loin.

F.J.O. : Dans *9 doigts*, les dialogues sont très importants. Je voulais vraiment filmer la parole, éprouver sa dimension toxique. C'est une plaisanterie, mais je dis souvent que c'est mon film le plus eustachien.

Et, puisque vous le côtoyez au quotidien, dans quel état est F.J. lorsqu'il crée ?

E. : C'est quelqu'un qui rêve énormément, tout en étant très conscient. Quand il a envie d'écrire, il va se chercher un verre de whisky et, là, je sais qu'il faut le laisser. J'ai la chance d'être la première lectrice. Dans ses scénarios, il y a de l'abstraction, du figuratif : il part toujours de la poésie. Et sur les tournages, il a une sagesse qui déstabilise.



F.J., vos tournages sont souvent épiques. Dans la carte postale que vous nous aviez envoyée à la rédaction depuis le tournage de *9 doigts*, vous écrivez que vous avez manqué vous noyer aux Açores...

F.J.O. : C'est vrai que, pour moi, le tournage a quelque chose de sacré. Les films, ce sont comme des étapes dans la vie. C'est comme planter une lance de feu au point zéro. C'est une épreuve, et après il en sort ce qu'il en sort... Sur *9 doigts*, à un moment on a tourné alors qu'il y avait une tempête. Aux Açores, comme c'est volcanique, il y a des remous très bizarres, des vagues puissantes mais molles. Durant les repérages, un garde-côte dont on aurait dû se méfier nous avait indiqué une plage en disant : « *Ici, il n'y aura pas de problème.* » C'était une plage inaccessible parce qu'il y avait une falaise ; on aurait pu descendre en rappel mais on s'est jetés à l'eau. Les rouleaux

Dans votre livre *Mercure insolent*, vous avez écrit de très belles pages sur l'accidentel, le hasard comme valeur cardinale du cinéaste.

F.J.O. : C'est George Bataille qui a écrit « Joue ta vie sur la chance ». Je pense qu'il n'y a que les films impossibles qui vailletent le coup d'être tentés.



TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

9 DOIGTS DE F.J. OSSANG, AVEC PAUL HAMY, DAMIEN BONNARD, GASPARD ULLIEL...

Par Jean-Christophe Ferrari



Retour du franc-tireur punk F.J. Ossang sur les écrans. Un homme en fuite, une inquiétante organisation : 9 doigts est un hybride de film noir et de rêve apocalyptique. Rencontre avec un fils d'Artaud.

Ce qui séduit dans *9 doigts*, c'est la manière de représenter la catastrophe. Non pas sur le mode de la déploration, mais avec énergie, insolence, humour.

Oui, j'appelle cela l'humour ultra-violet : un film où le noir est plus noir que le noir. Cela tient à mon amour de la lecture. Plus les œuvres sont tragiques, plus elles peuvent avoir une charge d'humour. Joyce, Céline, Lautréamont, Burroughs, Rodanski ont une certaine légèreté, sinon cela nous tomberait des mains. Ils m'ont appris qu'on peut éprouver une certaine vitalité à peindre les choses les plus tragiques.

Oui, il y a là une forme de théâtre de la cruauté...

Absolument ! Artaud est pour moi un auteur capital. Mon travail de ces dernières années se nourrit d'un retour à la poésie. Le cinéma muet fut accompagné par l'élite de la poésie moderne : Desnos, Artaud, Cendrars. Autant d'écrivains qui attendaient beaucoup du cinématographe alors que les prosateurs en étaient plutôt jaloux car c'était un rival narratif : ils étaient inquiets pour leur tiroir-caisse ! Je déplore que le cinéma ait perdu son ambition formelle. L'un de mes plus grands regrets est que Burroughs et Artaud n'aient pas réussi à mener à bien leur projet de film. Il faut repartir d'Artaud. C'est le contraire de ce qui est en vogue dans le cinéma d'aujourd'hui : tellement endogame et très réactionnaire.

Vous avez déclaré que c'était votre film le plus eustachien. Le dialogue en effet a quelque chose de sec, précis, peu appuyé, sans emphase.

Je me suis intéressé à la puissance toxique des mots. Là, j'ai fait un montage de Lautréamont pour le monologue du capitaine. Cela a été improvisé au tournage. Je voulais que ce personnage soit arrimé à son élément pour en faire un vrai *wanderer* de l'océan. Je me suis aperçu que cela avait une puissance qui vaut tous les effets spéciaux. Cela est lié aux acteurs aussi : quand Gaspard Ulliel et Pascal Greggory parlent, ils nous transportent dans un autre monde.

La musique a été écrite pour le film ?

J'ai appris le collectif à travers le rock'n roll, le *noise and roll*. Je travaille avec M.K.B. (Messenger Killer Boy), comme d'habitude. Après *Docteur Chance*, avec la trilogie du paysage (*Silencio*, *Ciel éteint*, *Vladivostok*), je me suis détourné de la mélodie pour aller vers quelque chose de presque bruitiste. Jack Belsen a composé quelques thèmes et j'y ai ajouté une dimension industrielle. On l'écrit avant. Puis certaines choses viennent pendant le tournage.

Le film a quelque chose d'onirique, lié aux fondus qui scandent la vision, aux effets de transparence, à la façon dont les éclairs de lumière zèbrent l'obscurité, à la présence de l'eau...

Au cinéma, on rêve. C'est pour cela que j'évite de trop multiplier les complications narratives. Vigo définissait le cinéma comme l'art du sommeil. Le cinéma argentique a quelque chose de totalement artificiel. Il s'agit de 24 images fixes qui reproduisent le mouvement : entre chacune d'elles, il y a un noir. Dès qu'on perturbe la périodicité de ce noir, on perturbe la continuité narrative : avec des fondus au noir, des intertitres qui habillent le noir. *9 Doigts* se déroule en trois temps : on commence comme un film noir un peu melvillian, puis on passe à une aventure maritime, pour finir dans la science-fiction gothique. Dans chacun de mes films, il y a un vaisseau fantôme tapi dans les ténèbres océaniques.

DOSSIER — 2017 - Bilan et découvertes

9 DOIGTS de F.J. Ossang

AU PAYS DES SPECTRES

par Alexandre Fontaine Rousseau

Il y a tout d'abord un nébuleux braquage qui vire mal, puis une fuite incertaine menant les voleurs vers un vaisseau fantôme qui sillonne les mers jusqu'à une île mystérieuse. On y embarquera un contingent de spectres assassins aux agissements cabalistiques. Les événements s'accumulent ainsi progressivement, comme autant de fragments de vieilles séries B oubliées qui nous reviendreraient à l'esprit sous la forme d'un mirage, d'un songe dissipé ponctué d'éclats fulgurants. Bercé par les vagues, englouti par la mer, nous sombrons - dans la mort ou la folie, c'est selon.

9 doigts, comme tous les films de F.J. Ossang, se déroule dans une zone transitoire, à la lisière du rêve et de l'au-delà. Les fondus au noir, les fermetures à l'iris : tous ces procédés qui éveillent en nous le souvenir d'un cinéma primordial, comme le grain frémissant de ce splendide 35mm en noir et blanc, nous guident à travers l'obscurité vers cette zone temporaire, évanescante... Chronique d'un basculement, prélude à l'apocalypse, *9 doigts* est le récit d'une démence qui s'installe et contamine le réel, contrepoint psychique à ces radiations qui émanent de la cale du navire dans lequel errent et tournent en rond une poignée de gangsters aux magouilles énigmatiques.

La toxicité gagne ainsi du terrain, gangrenant les corps et les esprits ; l'empoisonnement est total, affectant à la fois le corps social et les corps individuels. La crise est tout à la fois personnelle et politique, environnementale et morale. Ossang, punk et poète, la décrit avec un mélange de fascination morbide et de dégoût révolté. « Nous avons basculé du côté du cynisme », fait-il remarquer par l'entremise de l'un de ses personnages : « le monde sombre, ça nous amuse. » Tout s'enlise, se décompose et s'efface en effet sous nos yeux ; la mort, inévitable, absorbe l'espace et réduit tout à l'état d'inconscience. « Il n'y a plus d'observateurs, juste des complices. »

Alors, pour ne pas être complices, nous observons ces phénomènes étranges se déployant à la limite de notre champ de vision : l'émergence d'un continent de plastique, les mystérieux agissements de ces « assassins » masqués qui sont quant à eux les agents de cette propagation radioactive... Nous notons tous les signes secrets révélant que le présent, tout comme l'univers qu'arpentent nos héros, se transforme progressivement. Le film effectue pour sa part un passage graduel d'un genre à un autre, d'un monde à un autre. Nous quittons le film noir pour nous égarer dans le récit fantastique, puis dans la science-fiction. La dissolution des repères narratifs correspond ici à un effritement graduel de la réalité. Le film dérive comme son monde se meurt.



Dans ce contexte, l'attachement d'Ossang à la pellicule argentique ne relève pas de la simple posture esthétique. C'est un acte de résistance. La vibration qui parcourt l'image protège celle-ci des radiations ambiantes, comme la paroi d'un abri nucléaire séparant les derniers humains de la fin des temps. C'est un rempart, une autre manièvre, se dit-on, de repousser le cynisme et le désespoir. Le cinéma, chez lui, possède encore le pouvoir de préserver une part du monde à défaut de pouvoir le sauver. Il transfigure la descente aux enfers, illumine la plongée au cœur des ténèbres.

9 doigts fait d'ailleurs écho au classique de Joseph Conrad (ce n'est certainement pas par accident que le chef de la bande se nomme Kurtz), en prenant cependant bien soin de déplacer l'action vers un monde frisant l'abstraction, en cours de dématérialisation. Car ce « cœur des ténèbres » vers lequel nous nous dirigeons cette fois-ci n'est rien de plus (et rien de moins, non plus) que le néant total et absolu. *9 doigts* s'engouffre : dans la mort, le vide, la fin du temps tout autant que la fin des temps... Et ce « FIN » surgissant à l'écran pour marquer la conclusion du voyage affiche un caractère définitif, comme si rien ne pouvait plus exister, après lui.

Conrad croise ici Melville, qui côtoie Poe de même que le poète haïtien Magloire Saint-Aude, auquel le film est d'ailleurs dédié. Le récit se construit par associations, révélant un complexe réseau de références, d'influences, d'inspirations qui s'entrecroisent et communiquent entre elles. Ossang, pourtant, a développé au fil des ans un style éminemment personnel, une signature qui détonne complètement dans le paysage du cinéma contemporain : ses films semblent surgir d'un autre temps, cultivant un léger anachronisme qui ne les isole par ailleurs jamais complètement du présent. Ils existent un peu en retrait du monde, le rêvant comme pour le voir autrement. Ossang pratique l'art du décalage et ce mot, chez lui, possède plus d'un sens. ☐

F.J. OSSANG POÈTE DU SIÈCLE PUNK

Rejeton de la Beat Generation et de l'Internationale Situationniste, Ossang n'a rien perdu de son esprit frondeur. À 61 ans, le guérillero du cinéma argentique sort *9 Doigts*, son cinquième long métrage. Une « *science-fiction à l'envers* » qui embarque des gangsters sur un cargo à la dérive. Rencontre chez lui, à Paris.

Texte : [Julien Bécourt](#)

Photographies : [Édouard Jacquinet](#), pour *Mouvement*

Un rez-de-sol impeccablement rangé, dans un grand ensemble des années 1980. Tiré à quatre épingle, Ossang accueille chez lui : « *Il ne faut pas me faire parler trop longtemps, parce qu'au bout d'un moment je déparle* », prévient d'emblée l'homme âgé de 61 ans. Ponctuée d'onomatopées, sa parole ressemble à ses films : décousue, habitée, visionnaire. Les murs de son appartement sont ornés de squelettes rieurs et de têtes de mort mexicaines. Dans la bibliothèque qui tapisse une bonne partie du salon, on distingue l'intégrale d'Artaud et de Burroughs, Rodanski ou le *Petersbourg* de Biély. Derrière le rideau opaque, les passants défilent en ombres chinoises : le cinéma d'Ossang débute ici, autour d'une tasse de thé au fumet exotique.

Génération néant

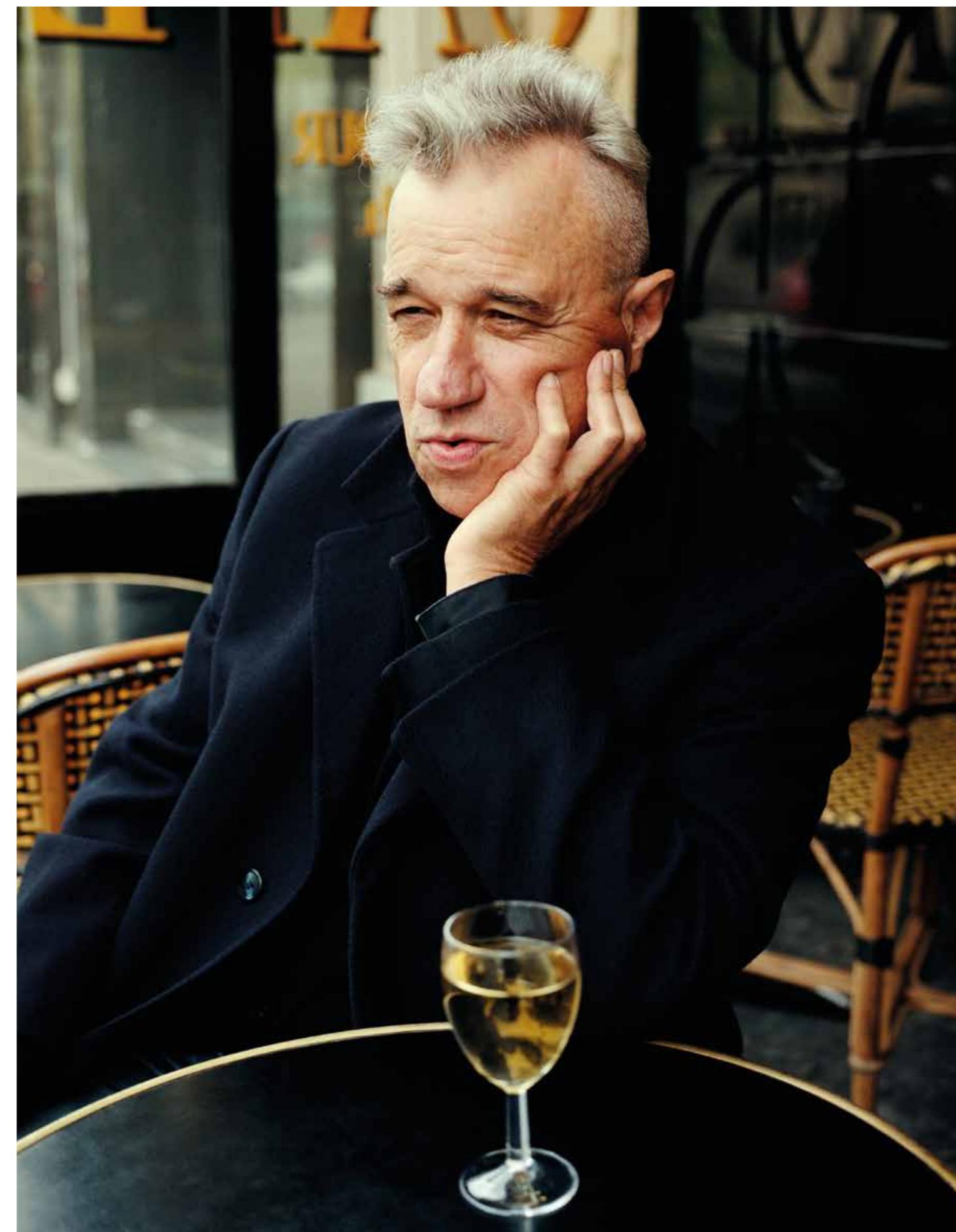
F. J. pour Frédéric-Jacques, Ossang comme la contraction d'un verset de la Bible – « *Je solidifierai mon sang, j'en ferai de l'os* » – clin d'œil à l'écrivain-aventurier polonais Ferdynand Ossendowski. La trajectoire littéraire du jeune Ossang commence en 1975, quand il quitte le Cantal pour rejoindre Toulouse. C'est là qu'il tombe amoureux de la poésie *beat*, dada et surréaliste et embrasse avec fougue le mouvement punk. Son champ de bataille à lui sera les livres. « *Pour moi, tout commence et tout finit par la poésie. Le déclencheur a été l'écriture, et ça a continué par la musique et les films. C'était la course aux armements !* » Entre 1977 et 1979, après quelques fanzines autopubliés, Ossang fait gronder la révolte dans sa revue *Céé*, une « usine à textes » où l'on retrouve les pères spirituels qui occupent encore les étagères de sa bibliothèque. La Cinémathèque de Toulouse n'est pas très loin non plus : « *Un film de Glauber Rocha ou un Fassbinder, c'était un grand événement ! En province, on pouvait faire 40 km pour aller en voir un... Ce sentiment d'urgence a disparu. Le fait que tous les films soient accessibles rompt avec la magie de la rareté.* »

20

C'est finalement à Paris, « *là où ça se passait* », qu'Ossang élit domicile vers 1980. Les situs ont décrété la guerre totale à la « société du spectacle », la bande à Baader sévit en Allemagne, tandis que la capitale crève d'ennui sous le couvre-feu de la France giscardienne. Seul le trou des Halles, les squats et la faune punk ravivent la flamme insurrectionnelle chez une génération qui n'a plus le loisir de croire au *peace and love*. L'art n'est plus confiné aux musées mais est au cœur de la vie, dans la déconstruction de la culture pop et des médias, dans l'attitude rock'n roll, les pogos endiablés et le dandysme ténébreux. « *Au moment où je décidais de faire des films, Apocalypse Now et Eraserhead étaient sortis en salle. Il y avait cette émancipation du son, ce que Lynch nommait "soundscape". En musique, n'en parlons pas : entre 1974 et 1984, la décennie du punk, du garage et toute la suite, c'était dément !* » Le nom du premier groupe d'Ossang tape comme un slogan : DDP, pour De la Destruction Pure.

Ossang se prend très vite de passion pour la musique industrielle, plus pénétrante que le punk rock de base : Tuxedomoon, Esplendor Geometrico, Cabaret Voltaire et surtout Throbbing Gristle, dont les stridences hypnotiques accompagneront son film *Silencio* (2007). Les hippies sont enterrés, place à la *Génération néant* qu'il exalte dans un recueil de textes écrits entre 1977 et 1980. Ses vociférations blues punk se muent en vrombissements bruitistes aux pulsations sourdes, un « noise'n roll » aux guitares aiguës et aux trompettes qui couinent. « *La musique était presque un prétexte pour faire table rase du passé. Pour nous, c'était la provocation du matin au soir. Du body art permanent ! Favoriser les malentendus était une façon de se protéger de certaines compromissions. La musique, c'est aussi une expérience existentielle. À l'époque, c'était des gangs, des histoires de tribus.* » DDP ressuscite alors en Messagero Killer Boy, alias M.K.B. Fraction Provisoire.

20



21

INTERVIEW

Gaspard Ulliel

« PLEIN DE GENS ME DISENT : "MAIS SI, T'ES SUPER DRÔLE !!" »

Vous avez récemment tourné un film sur la guerre d'Indochine, enfin la guérilla du Tonkin au début de la guerre, avec Nicloux et Depardieu, c'était épique ?

Oui, c'était la première fois que je rencontrais Gérard et il était dans une forme olympique. C'était vraiment du velours, il était très facile. J'ai une telle admiration pour lui, c'est de l'ordre de l'attachement, alors qu'on ne se connaît pas, du coup j'étais impatient de le rencontrer, sans vraiment d'appréhension. Que ce soit au Vietnam ou en France, il y a toujours un certain inconfort sur les tournages de Nicloux, c'est assez déstabilisant ou énervant au départ. Au Vietnam, j'avais l'impression qu'il faisait exprès d'ajouter les contraintes et les difficultés pour trouver son salut. Déjà, tourner en pellicule et en Scope anamorphique au fin fond de la jungle, c'est une folie. D'ailleurs, le seul moyen d'acheminer les bobines sans qu'elles passent aux rayons X, c'était de les faire transiter par l'ambassade de France, mais on ne pouvait les envoyer que le mardi en valise diplomatique. À la troisième semaine, je surprends une conversation où je comprends que les rushes d'une semaine sont dans la nature. Se réveiller tous les matins tôt pour aller dans la jungle en se disant que le film ne va peut-être jamais sortir, c'est assez déprimant ! J'ai fini par en parler à quelques personnes et je me suis aperçu que Nicloux était le dernier à être au courant. Pendant un moment, tout le monde se regardait pour savoir qui était au courant ou pas... On a retrouvé les rushes la dernière semaine de tournage.

Les premiers films qui vous donnent envie de faire du cinéma, c'est Truffaut ?

Ouais, enfin... Ça, c'est une histoire que ma mère m'a racontée,

Depuis le *Saint Laurent* de Bonello, Gaspard Ulliel est entré dans une nouvelle dimension. Et compte bien ne pas s'arrêter là : écrivain imposteur dans le *Eva de Benoît Jacquot*, docteur new wave dans le *9 Doigts d'Ossang* ce mois-ci, il sera aussi bientôt à l'affiche d'un film (puis d'une série) de Guillaume Nicloux, sans oublier *Un peuple et son roi*, grosse fresque historique de Pierre Schoeller... Façon pour l'ex-meilleur espoir du cinéma français d'appliquer enfin le mantra de sa pub pour Chanel : « I'm not going to be the person I'm expected to be anymore... » Sans faux accent américain pour le coup.

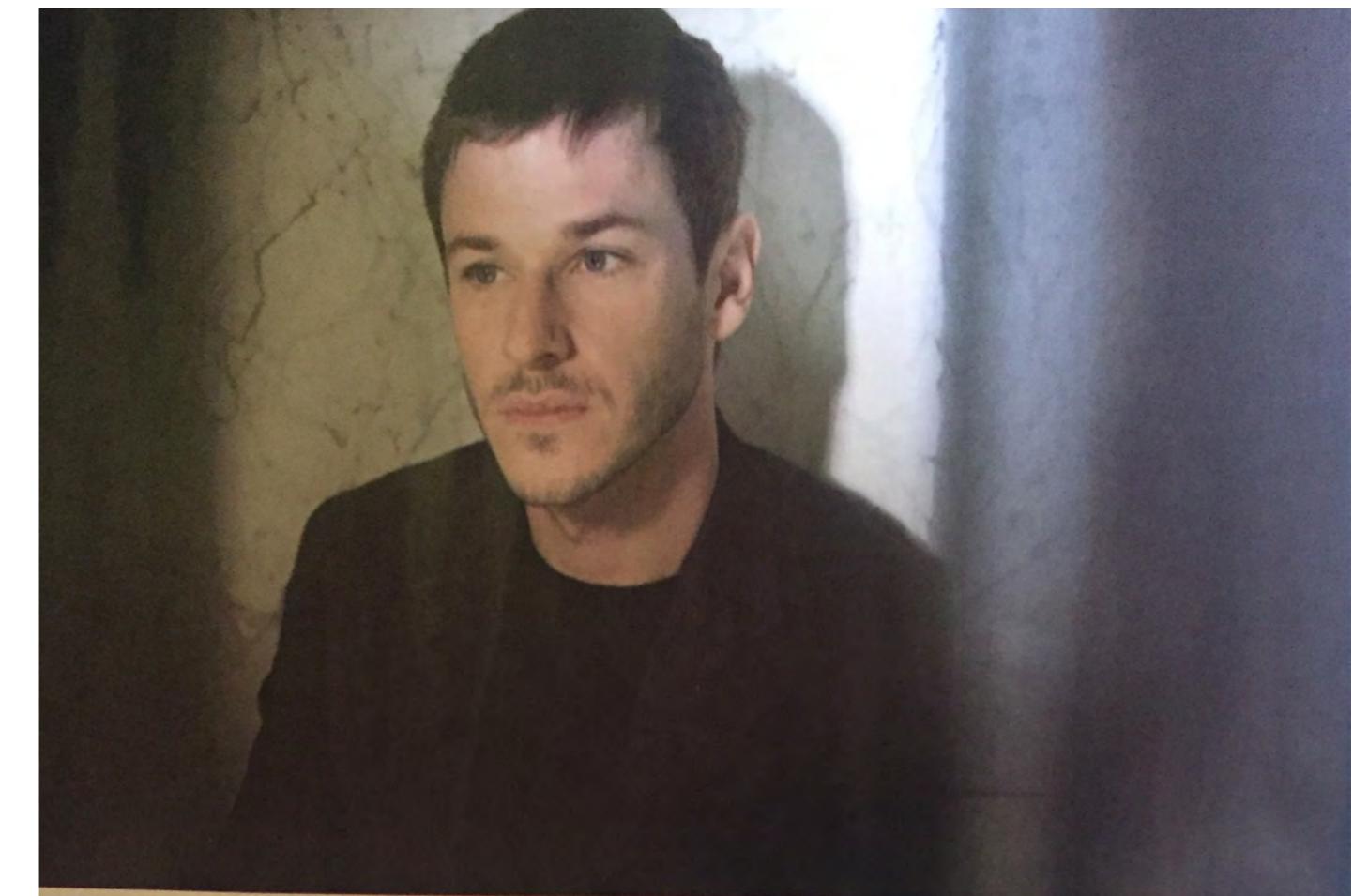
PROPOS RECUEILLIS PAR RAPHAËL CLAIREFOND ET JEAN-VIC CHAPUS. PHOTOS : XAVIER LAMBOURS

mais peut-être qu'elle l'a inventée hein, je ne sais pas. Il paraît qu'un soir je n'arrivais pas à aller au lit, je ne voulais pas et il y avait *Jules et Jim* qui passait à la télé. Elle m'a gardé sur ses genoux et soi-disant j'aurais été complètement ébahi et absorbé... Plus par Jeanne Moreau que par le film je pense ! Je viens de Paris, même si Wikipedia affirme que j'ai passé mon enfance à Boulogne-Billancourt. J'ai toujours habité dans la même rue. Mes parents habitaient au 1, rue de Turbigo, ensuite on a déménagé au 3, puis au 5... J'ai été en école privée bilingue dans le 15^e, ce qui m'a permis d'avoir un certain niveau en anglais, même si j'étais le genre d'élève qui faisait le minimum pour que ça passe, un peu dilettante. À l'époque, ce que j'aimais c'était surtout le dessin. Des trucs de gamins : super-héros, combat, Son Goku... Puis beaucoup de trucs de sport... Mais quand j'ai commencé à me demander ce que je ferais plus tard, il y avait cette idée d'architecture. Enfant, je faisais de faux appartements. Je découpaient des feuilles et après je plaçais des meubles... J'aimais cette idée de construire, d'aménager un espace...

Dans vos choix de carrière, vous diriez que *Saint Laurent* a marqué un tournant ?

Oui, il y a un avant et un après. Ce n'est pas forcément le film lui-même qui cristallise ce point de bascule, mais *Saint Laurent* est arrivé à un moment où c'était un peu flottant depuis deux ou trois ans. Je me remettais beaucoup en question. J'ai fait le constat que j'avais ce sentiment de facilité parce que tout s'est enchaîné très rapidement. Je me suis un peu laissé bercer, avec une certaine inconstance, un manque de rigueur de ma part. Mais à un moment on s'ennuie, on se dit : « Qu'est-ce que je cherche ? Qu'est-ce que je construis ? » J'ai décidé de recadrer mes choix de films.

PRESSE NATIONALE



Au début, vous n'étiez pas forcément le premier choix pour le rôle, non ?

Ça, c'est sûr ! J'ai fait trois essais et je crois que Bonello avait même vu Pierre Niney ! Là où j'ai eu beaucoup de chance, c'est qu'on a fait le film un an après que j'ai été *casté*. Un an pour m'imprégner du personnage et digérer, c'est rare et précieux. J'entends beaucoup d'acteurs, notamment Isabelle Huppert, qui disent : « *Dans deux ans je fais tel truc*. » En 2006, j'avais fait avec Gus Van Sant un segment de *Paris, je t'aime*. Pendant le tournage, il me dit qu'il veut adapter un livre d'Alicia Drake, *Beautiful People*, sur la rivalité entre Lagerfeld et Saint Laurent et il voulait que je joue le rôle de Saint Laurent jeune. J'étais très motivé, mais c'est à ce moment-là que Pierre Bergé et Karl Lagerfeld ont fait interdire le bouquin. Marin Karmitz a eu un peu peur et le projet n'a jamais vu le jour.

J'ai gardé ça comme une petite amertume. Alors, quand je lis que Jalil Lespert prépare un biopic sur Yves Saint Laurent, j'ai tout de suite cherché à rencontrer Jalil qui me

dit : « *Je suis en pleine écriture, mais tu fais partie des acteurs auxquels je pensais...* » Quelques semaines plus tard mon agent m'appelle et me dit : « *C'est drôle, t'as rendez-vous avec Bonello pour le rôle de Saint Laurent*. » Et voilà !

Vous avez parlé avec Pierre Bergé après la sortie du film ?

Il m'avait écrit un texto, il me disait de très belles choses sur mon travail, tout en précisant qu'il n'avait pas aimé le film. Je crois qu'il avait une formule du genre « *la vérité m'oblige à dire que je n'ai pas aimé...* » Je crois que Bertrand a eu un texto un peu plus dur... (sourire) Je peux tout à fait comprendre qu'il ait réagi comme il a réagi. Je n'ai pas

« *JE NE CONNECTE PAS AVEC LES AMÉRICAINS, J'AI L'IMPRESSION QU'ils VIENNENT D'UNE AUTRE PLANÈTE.* »

pris sa défense, mais je me mets à sa place. Après, réagir comme ça et le faire comme il l'a fait, c'est un petit peu excessif. Il n'avait pas besoin d'aller jusqu'aux lettres d'avocat... Une fois, j'avais fait demander à un styliste des vêtements à plusieurs créateurs, dont YSL, pour un shooting photo et ils n'ont rien envoyé, ils n'avaient pas voulu, mais c'était pile au moment de l'histoire...

Le monde de la mode, il vous apparaît plus violent que celui du cinéma ?

Ah oui ! Sans hésiter, parce qu'il n'y a plus d'humanité

dans la mode. Dans le cinéma, peut-être sous couvert d'être des artistes, on essaie quand même de garder un soupçon d'humanité. Dans la mode, ils se font des coups... Et puis la mode, c'est aussi les grandes boîtes donc le chacun pour soi, l'individualisme exacerbé... Ils sont prêts à s'entre-déchirer pour être au-dessus de l'autre. Comme dans la politique, c'est pareil. Et puis le tournage d'un spot, ça dure parfois une journée, c'est très bref. On vient, on fait le taf, on a à peine le temps de se rencontrer et on s'en va. Alors qu'un tournage, et c'est ça qui est beau dans ce métier, c'est une expérience humaine malgré tout. Il y a une vie qui se crée sur plusieurs mois.

Saint Laurent, vous l'avez joué un peu comme une rock star...

Bah c'est une rock star ! Il le dit clairement, Bertrand (Bonello), quand les frères Altmayer sont venus lui proposer de faire ce film, un des éléments qui l'ont motivé, c'est de pouvoir traiter cette époque qui est liée au rock underground, le Velvet, les drogues... C'est une époque formidable à plein d'égards, avant que

INTERVIEW

tout part un peu en vrille : plein emploi, les gens sortent toute la nuit et trouvent du travail en deux heures... Moi, je suis consommateur de tout ce qui peut amener à découvrir une nouvelle perception. Je suis de nature assez curieuse et comme j'ai cette chance de ne pas avoir de tempérament addictif du tout... Pour mon rôle dans *La Damoise*, j'ai essayé l'ether mais je pense qu'il était un peu frelaté parce que c'était assez soft. C'est un gars de la régie du film qui m'avait filé une vieille bouteille et je n'ai pas trouvé ça très probant.

Vous avez fait d'autres expériences similaires ?

Sur le film de Guillaume Nicloux, il y avait une grande séquence au milieu du film où les soldats n'ont plus de serum pour arrêter la courante et il ne reste plus que l'opium. Donc on prend de l'opium dans un petit village et là, il y a un coup de feu et ça devient une espèce de cauchemar hallucinatoire dans la nuit. Comme on n'allait pas fumer de l'opium pour de vrai sur le plateau, on a fumé des joints d'herbe, ce qui m'a aidé à certains moments. Un soir, j'en avais peut-être fumé un peu trop et ça change complètement la perception du rythme et du temps, du coup j'avais l'impression de jouer tout à côté. Guillaume me disait : « Là, ça ne va pas, tu laisses des temps trop bizarres... » Donc c'est à manier avec précaution !

Vous avez déjà contacté directement des réalisateurs sur certains films ?

Il y a plein d'acteurs confirmés qui sollicitent directement des réalisateurs et des producteurs, aussi bien aux États-Unis qu'en France. Isabelle Huppert ou Juliette Binoche initient régulièrement des films, moi, je ne me sens peut-être pas encore tout à fait légitime, mais j'ai pensé ces derniers temps à monter une structure pour me lancer dans la production ou la co-production, ce qui me permettrait d'être moteur sur un projet. Je suis obligé d'avancer mes pions en fonction des pions qu'on me donne et j'aimerais disposer d'un stock un peu plus conséquent.

Xavier Dolan, il est comment sur un plateau ?

J'ai été très impressionné par Xavier. Déjà parce qu'on arrive avec des a priori, on entend beaucoup de choses et c'est tout l'inverse de ce que j'aurais pu imaginer. Il est vraiment au service de ses acteurs.

Ossang, ça fait partie de cette nouvelle orientation de carrière ?

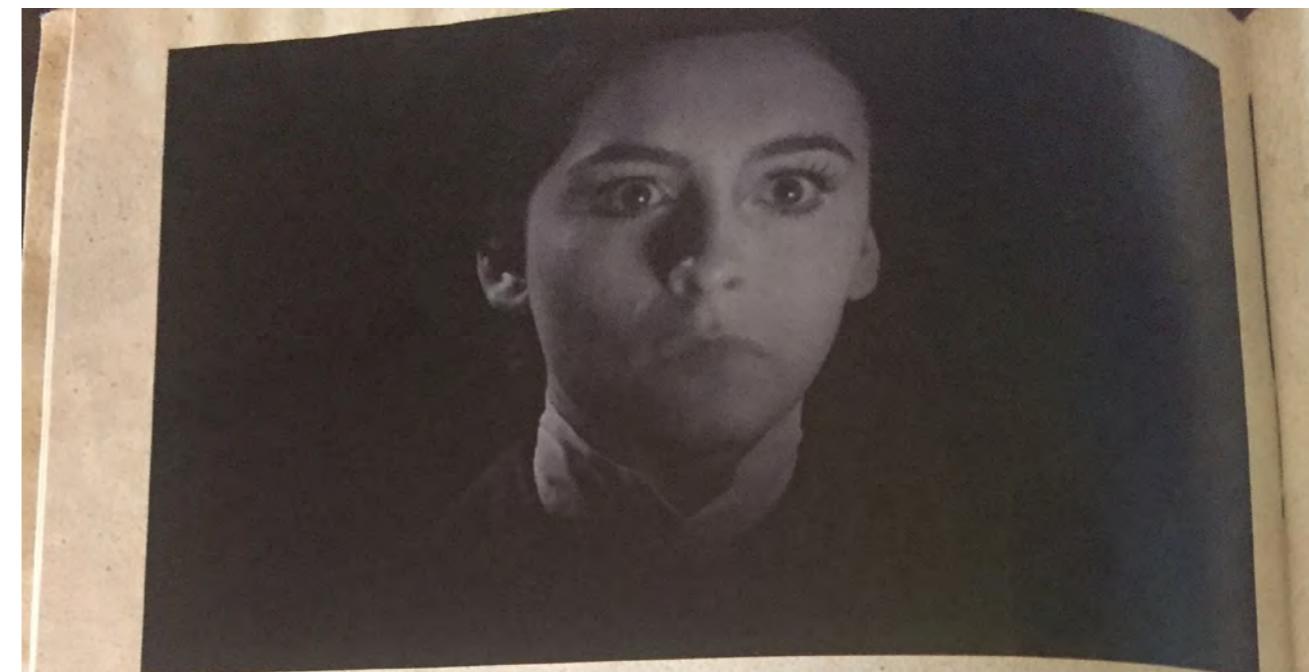
...Comme récemment avec Jessica Chastain (coupée au montage de son prochain film, ndlr) ? Si on en croit ce qu'elle a écrit sur Internet elle ne lui en veut pas du tout ! Mais oui, le centre de son dispositif, c'est l'acteur. Quand on a tourné *Juste la fin du monde* il poussait les curseurs au maximum avec ces plans très serrés en permanence qui amplifient chaque geste, chaque respiration. Dolan, il faut savoir que c'est quelqu'un de très interventionniste. Il est limité collé à l'acteur. Souvent il est accroupi à côté de toi avec son retour vidéo, il a presque besoin d'un contact physique. Je l'ai déjà vu pleurer à plusieurs reprises en fixant le visage de Marion Cotillard en train de pleurer pendant une scène. Il a aussi un sens aigu de l'équilibre entre l'outrancier et l'intime. Il y a des choses totalement criardes et d'autres très minimalistes. Avec les acteurs c'est pareil. On tournait douze heures par jour, mais ce n'était pas fatigant. Ce qui est fatigant, c'est quand on attend beaucoup. Moi, quand j'attends, j'ai vachement de mal à déconnecter en fait, donc je ne fais rien. Je n'arrive même pas à lire un magazine ou alors je lis sans lire.

Tourner aux États-Unis, ça vous fait envie ?

Ce n'est pas une finalité en soi – si c'est pour me retrouver à faire un méchant qui a trois répliques, ça ne m'intéresse pas. Quand j'ai vraiment essayé de tourner là-bas, c'était comme un retour en arrière. J'avais l'impression de recommencer à zéro. On se retrouve dans un système complètement démesuré, je me suis dit : « Pourquoi choisirait-ils un Français qui a un accent alors que le portier de l'hôtel est acteur ? » En France, rencontrer certaines personnes c'est pas toujours évident, mais une fois qu'on les rencontre, il y a des promesses assez solides. Aux États-Unis, on peut rencontrer n'importe qui en deux secondes mais il ne se passe rien derrière. Et humainement, je ne me connecte pas avec les Américains, j'ai l'impression qu'ils viennent d'une autre planète. Je suis resté trois mois là-bas en coloc' avec des Français et à la fin, j'avais limité des crises d'angoisse. C'est particulier, Los Angeles. Les gens qui partent s'installer là-bas, surtout les Français, se raccrochent à une chimère, une sorte de fantasme et on peut vite se retrouver face à une sorte de vide existentiel assez étouffant. Le rapport au temps qui passe est très particulier : déjà les journées se ressemblent toutes, il fait toujours beau. Donc on ne sait plus quelle heure ou quel jour on est. Le temps file à une vitesse folle et on se rend compte un matin que ça fait quinze jours qu'on n'a rien foutu. Beaucoup de gens se complaisent dans ce rythme insidieux. Moi, c'est une ville où je ne pourrais vivre que si j'avais quelque chose qui me tienne tous les jours, un précis.

Xavier Dolan, il est comment sur un plateau ?

J'ai été très impressionné par Xavier. Déjà parce qu'on arrive avec des a priori, on entend beaucoup de choses et c'est tout l'inverse de ce que j'aurais pu imaginer. Il est vraiment au service de ses acteurs.



F.J. Ossang l'Homme argentique

L'épopée Ossang traverse trois âges à l'origine des partitions dialectiques de son cinématographe. 1975, les premiers anti-poèmes instillent le poison dans la machine. 1977-1980, fondation de la revue *Cée* et deux groupes : D.D.P. (De la Destruction Pure) puis M.K.B. (Messageros Killers Boys Fraction Provisoire), qui inventent le noise & roll. 1982, le coup de foudre pour l'argentique le ramène au culte de la lumière.

Pétrie des ruines d'un monde vidé de tout espoir de Grand Soir, l'œuvre bâtie sur le chaos ne se crée pas pour autant *ex nihilo*. Ossang a grandi avec les légendes babyloniennes, le cycle arthurien, le romantisme allemand, les avant-gardes russes et polonaises, les poètes du Grand Jeu, la Beat Generation, Rimbaud, Cravan, Céline, Artaud, de

Roux, Claude Pélieu... Forcé par les punks et la musique industrielle, le cinéma muet, de genre, les films de propagande, il reprend le flambeau des combattants du Désastre, recherche le désordre pour mieux le conjurer, « accomplir le programme » préconisé par Guy Debord.

Soustraits à toute continuité narrative, les films peuvent se suivre comme un album de rock & roll, par fragments dont le retentissement participe à graver les formules. Des réseaux souterrains invitent à la dérive, à l'évasion. Chaque plan constitue, sans la médiation des autres, une œuvre à part entière ; la pellicule foudroyée de lumière sublime paysages et visages tout en répercutant l'apocalypse.

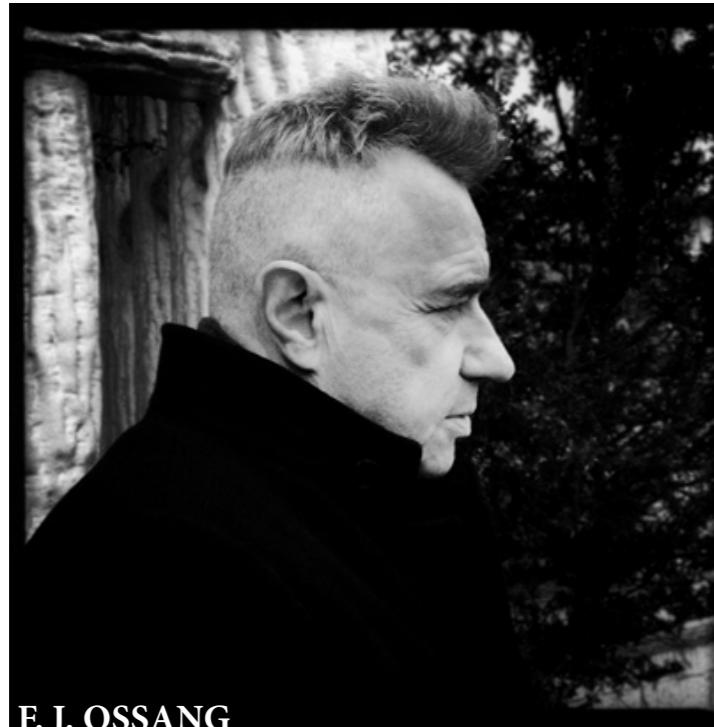
Fidèle aux élans de jeunesse, le Messagero n'a jamais vacillé. Neuf

albums, vingt livres, dix films – cinq courts, cinq longs – poursuivent la mission augurée par Ettore de *L'Affaire des divisions Morituri* (1985). Il demeure un des rares artistes français à avoir tout à la fois adopté la démarche du *point de vue documenté* chère à Jean Vigo, et traduit l'éclair de vitalité d'une génération exsangue qui, appliquant à la lettre le programme *Live Fast Die Young*¹, savait qu'elle ne survivrait pas longtemps. « Juste une histoire de vitesse, de mélanges et de contradictoires... »²

MICHELE COLLERY

1. Le groupe punk californien Circle Jerks reprend le slogan comme titre d'un morceau en 1981.

2. F.J. Ossang, in *Hiver sur les continents cernés – Archives Ossang, Volume 1, Revue Cée 1977-1979*, Le Feu Sacré, Lyon, 2012, p. 86



F. J. OSSANG

GENTLEMAN DU CHAOS

ENTRETIEN CATHIMINI & FRÉDÉRIC LEMAÎTRE
PHOTO FRÉDÉRIC LEMAÎTRE

OSSANG : UN PATRONYME QUI CLAQUE COMME UN COUP DE FEU ET ÉCLABOUSSE LA MATIÈRE HUMAINE QU'IL FILME DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS, CAMÉRA AU POING, LES PIEDS AU BORD DE LA FALAISE, FASCINÉ PAR LE FRACAS DES VAGUES QUI SE BRISENT TOUT AUTOUR, JUSQU'AU VERTIGE.

Lorsqu'on avait vingt ans à Toulouse en 1987 et qu'on a vécu le mouvement alternatif de l'intérieur, on ne peut avoir ignoré la figure tutélaire de F. J. Ossang, libre agitateur de consciences et leader du groupe MKB (Messagers Killer Boys) en transition du nihilisme punk de la décennie précédente vers un univers plus industriel, déterminé à enfoncer ses mots dans nos crânes endoloris à grands coups de guitares électriques et de boucles synthétiques. «*Halte à l'homogène!*» est peut-être le slogan le plus concis, mais le plus proche de son auteur, qui depuis s'est réinventé en écrivain et réalisateur, cherchant à nous montrer ce qu'il reste de poésie dans ce monde, à protéger et à faire perdurer, à sa manière : fantasque, volontariste et débridée.

“ Dès que j'ai été en contact avec la pellicule pour mon premier film, il y a eu un déclic. Ça a été une révélation qui a éveillé ma fascination pour le phénomène de brûlage de l'émulsion photographique. ”

Revient dans plusieurs interviews la formule de «*Cinéma primitif*». Pourtant le texte, les effets de profondeurs de champ, l'utilisation des contrastes et parfois des couleurs démontrent d'un grand soin apporté à ses films. Que veux-tu dire par là?

Par «*primitif*» je veux dire «*retour à l'enfance de l'art*» : tourner en argentique, sans aucun éclairage artificiel, sans retouche numérique ni technologie moderne ou effets spéciaux. Quand j'étais à Toulouse, j'étais très support vidéo : je filmais en Beta max, nous accompagnions les concerts de MKB de projections sur scène. Et puis un jour je me suis dit : «*Soit on fait de la musique, soit on fait du cinéma, mais ce n'est pas bon de tout mélanger.*» Je trouvais important de garder l'énergie primaire pour le noise'n'roll et de faire des films de manière bien séparée. J'étais fasciné par le défi de faire rentrer la réalité dans un cadre et on peut dire que je suis rentré à l'IDHEC pour ça. C'est là que j'ai découvert tout le travail nécessaire au développement de l'argentique et je me suis mis sérieusement à la photographie. Dès que j'ai été en contact avec la pellicule pour mon premier film *La Dernière Ligne*, il y a eu un déclic. Ça a été une révélation — mystique ou alchimique — qui a éveillé ma fascination pour le phénomène de brûlage de l'émulsion photographique. Le primitif exprime aussi pour moi le cinéma du regard. C'est regarder pour voir... au sens de la vision. Je n'utilise pas de combo et je ne regarde jamais les rushes pendant le tournage. De toute façon le temps qu'ils fassent l'aller-retour entre Paris et le lieu de tournage (Açores, Portugal, Chili, Russie...), ça ne servirait à rien, car je ne pourrais pas retourner la scène. Sur mon dernier film, j'avais 36 jours pile de tournage : un chapitre par jour. Si je dérapais d'une après-midi, j'étais pratiquement foutu du point de vue budget. Mes films sont



9 doigts, sortie en salle le 21 mars 2018.

une gageure : c'est du premier au dernier jour, punto! Donc il y a peu de prises et il n'y a pas de parapet. Mais ce qui est sidérant c'est de découvrir le résultat, après toute la spéculation que l'on a mise dans un plan. Il y a tellement de paramètres que l'on ne maîtrise pas : le jeu des acteurs, la machinerie, la météo... Du coup ça donne toujours autre chose, parfois on est déçu, parfois c'est mieux que ce que l'on espérait... En fait le cinéma est un art aveugle. Il a en commun avec la photographie argentique qu'il faut attendre pour voir.

Il se passe plusieurs années entre l'écriture proprement dite d'un de tes films et sa sortie. Du coup certains thèmes que tu traites peuvent résonner de manière assez différente entre l'intention et la réception à cause de faits qui se sont produits entre temps. Je pense notamment au discours sur le terrorisme de Ferrante/Pascal Greggory, le loup blanc de *9 Doigts*, ton dernier film.

C'est le hasard objectif des choses! J'ai toujours été intéressé par le recours à une violence plus ou moins irrationnelle, mais qui une fois de plus n'éclate pas (référence à ses films précédents). Nietzsche dit qu'on peut être «*inactuel*» et c'est ce que je cherche plutôt dans mes films. Bien que le point de vue documenté soit important au cinéma et que je me nourrisse constamment de l'actualité, en l'occurrence le scénario datait de 2013. Mais j'avoue avoir été stupéfait par la résonance de cette scène. D'ailleurs quand on l'a tournée, j'ai senti que le film basculait dans une autre réalité.

On parlait d'attentats, mais tout ton cinéma est revendicatif, se démarquant résolument de toute tentative de classement traditionnel. C'est vrai que je suis entré un peu par effraction dans le cinéma grâce à l'IDHEC.



Dharma Guns, 2010.

Je n'ai pas eu besoin de demander la permission pour faire mes premiers courts-métrages puisqu'ils étaient financés par l'école. On me dit que mon cinéma se situe entre Bresson et l'expressionnisme allemand, inspiré beaucoup par Antonin Artaud, Céline, Lautréamont... Mais on pourrait citer aussi le noise'n'roll de MKB à Throbbing Gristle, *Eraserhead*, *Apocalypse Now* ou *Evil Dead* que j'ai vu en salle à leur sortie et qui m'ont profondément marqués. Et puis il y a beaucoup de choses que nous ne maîtrisons pas et qui ressortent malgré nous... Je me rends compte que je suis dans une vocation «*opératique*» du cinéma. C'est une évidence de dire que les deux genres partagent des moyens démiurgiques pour captiver le spectateur. J'aime le mélange des genres et des techniques : filmer en super 8, 16 mm ou 35 mm, monter en vidéo ce qu'on a déjà tourné, refilmer par-dessus avec un téléphone portable, introduire des scans... Je trouve que Guy Maddin est très fort pour cela.

Quand j'ai découvert la vidéo, j'ai cru qu'on pouvait imaginer les films comme les disques. Des films qu'on puisse voir 5, 10, 100 fois et toujours ressentir une émotion, comme

quand tu écoutes pour la 10 000e fois les Stooges ou une symphonie. Donc je pensais qu'il était important de faire des films à strates : 1er, 2e, 36e degrés... Pour qu'on aperçoive toujours des choses différentes. Je ne vais pas me comparer à Abel Gance qui disait «*Nous sommes en train d'inventer la musique de la lumière*», mais ce rapport à la musique m'a beaucoup influencé.

En parlant de musique, comment as-tu réussi à persuader Joe Strummer de participer à Dr Chance où il apparaît vers la fin comme le gentleman sauveur.

Oui un gentleman du chaos! C'était une magnifique rencontre qui s'est faite grâce aux mots. Marc Zermati (légendaire producteur français précurseur du punk rock NDLA) m'avait passé son fax et je lui ai envoyé mon descriptif en dix pages et une demande d'adresse pour envoyer le scénario.

des combinaisons de spectateurs hystériques. Et pour aller voir quoi ? Le dernier "Star Wars" ? Un "Civil" quelconque ? "Avengers 124" ? Que nenni... Juste "Battleship Island", un film de guerre imposant projeté dans le cadre d'un festival parisien annuel consacré au cinéma de genre Coréen. Le film de Ryoo Seung-wan (réputé pour "Veteran", comédie policière qui a battu des records

9 Doigts

F.J Ossang est poète, écrivain, cinéaste et chanteur depuis quatre décennies. Ses quatre parties de lui-même étant totalement indissociables. Ainsi, dès qu'il compose pour son groupe mythique MK2 Fraction Provisoire alias Messagers Killer Boy, sa musique industrielle est forcément liée aux longs métanges qu'il tourne. Cinq seulement en 33 ans.



9 Doigts

d'entrées en Corée) échappe donc de justesse au direct en DVD, suite à son buzz. L'histoire ? 400 Coréens, faits prisonniers sur une île par des Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale, élaborent un plan d'évasion dingue... Sur un fond historique réel (des Coréens ont été envoyés de force sur l'île d'Hashima pour y exploiter du charbon), le film est un tour de force technique exceptionnel. Rappelant à la fois le drame humaniste social (genre "Germinal", puisqu'il y a du charbon), le film de prison (genre "Le Prisonnier D'Alcatraz") et — niveau pyrotechnique — les films de guerre destroy des sixties (genre "Le Pont De Remagen" ou "La Bataille des Ardennes"). Si l'on reste indulgent sur le côté patriotique de l'entreprise (la Corée, sinon rien !) "Battleship Island" détruit sévèrement dans un fracasement d'explosions, de coups de théâtre canabinés et de séquences impressionnantes (écrasement d'un

Car Ossang est un cinéaste à part dont les films (comme "L'Affaire Des Divisions Mortuaires" ou "Le Trésor Des îles Chiennes") retrouvent l'essence tribale du cinéma : tournage en noir et blanc sur format pellicule et style naviguant entre le cinéma expressioniste allemand, le film noir à l'ancienne et les vieux serials du cinéma muet. Avec "9 Doigts", Ossang continue d'imposer, vaillie que vaillie, ses images atypiques shootées hors du temps et des modes. Comme si des rives de Guy Maddin et de David Lynch s'enrenaient. Un homme qui fut, une gare désaffectée, un braquage foiré, une folie virée en mer sur un cargo suspect... "9 Doigts" ne dépareille pas avec le style Ossang : images granuleuses magnifiques, dialogues à la fois abstraits et hypnotisants et dérèglement métaphysique ambient où la noirceur des décors semble envelopper tous les personnages. Du cinéma punk expérimental en quelque sorte (jet salut le 21 mars). □

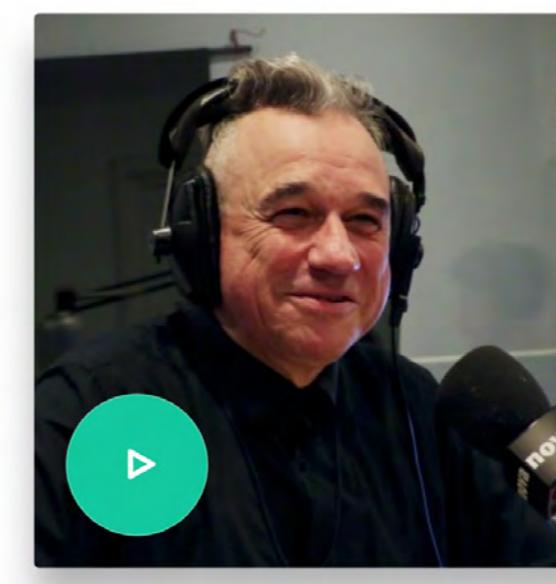
F.J Ossang : « Il y a le cinéma du paysage, ou du visage »

Le réalisateur de *9 doigts* était dans *L'Heure de pointe* avec le comédien Paul Hamy

Jeudi 8 mars 2018 • 39:12

C'est un homme qui participe à une conspiration dont il ne connaît pas vraiment l'instigateur, ni le but -une révolution ? la fin du monde ? - et qui se retrouve sur un cargo qui va vers nulle part. C'est un film beau et étrange, *9 doigts*, qui sort le 21 mars.

Xavier de La Porte recevait son réalisateur, F.J Ossang, et le comédien Paul Hamy.



PODCAST:
<http://nova.fr/podcast/lheure-de-pointe/fj-ossang-il-y-le-cinema-du-paysage-ou-du-visage>



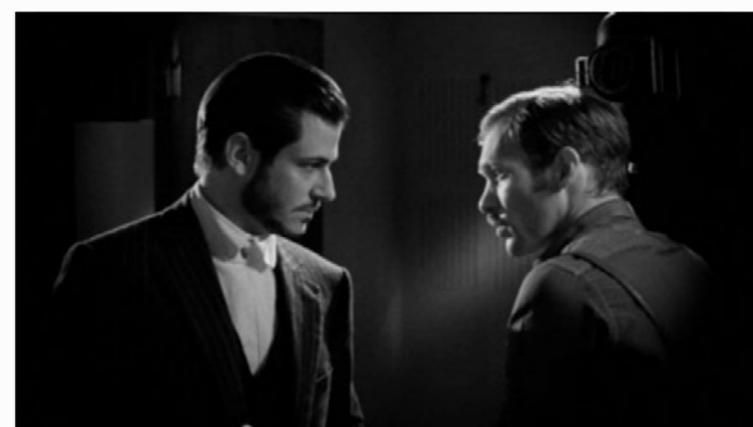
Le 21 mars 2018

Véritable OVNI sur le fond comme sur la forme, cet étrange long-métrage est le fruit d'un artiste multiple. Alors, faisons-lui confiance pour nous embarquer dans une fresque lyrique déjantée et, pourquoi pas, de chercher la clef de son film noir labyrinthique.

L'argument : Magloire sort fumer une cigarette, la nuit, dans une gare où tous les trains sont arrêtés. Tout se précipite, lors d'un contrôle de police. Il prend la fuite tel quel sans bagage ni avenir et tombe sur un homme mourant. Il hérite d'un paquet d'argent tandis que l'autre agonise, mais les ennuis commencent : une bande est à ses trousses, dont il finit otage, puis complice car Magloire s'arrange de tout comme un être que rien n'attend...

Notre avis : Etrange. C'est parfaitement le mot qui définit l'œuvre de Francois-Jacques Ossang, et ce quelle que soit la discipline à laquelle il se livre. En guise de cinquième long-métrage, il pousse à son paroxysme son talent de plasticien, sans pour autant se livrer à un exercice de style purement surréaliste. Son film est au contraire basé, au moins dans les premières minutes, sur un scénario qui semble classique et linéaire, nous faisant suivre la rencontre entre Magloire (Paul Hamy) et un groupe de malfrats dirigé par un certain Kurtz (Damien Bonnard), et leur préparation d'un cambriolage. Même si le récit semble alors assez limpide, le style qu'Ossang a conçu repose sur une direction artistique atypique qui nous saute aux yeux et nous suit jusqu'à la dernière minute. Et même au-delà.

Au-delà du seul noir et blanc, qui magnifie les images dont la photographie très inspirée de l'expressionnisme allemand semble penser pour exacerber leurs contrastes via une pellicule 35mm, la patte anachronique d'Ossang atteint toutes les strates de son film. Ce sont d'abord ses cadrages qui nous donnent le sentiment d'être face à un vieux roman-photo qui prendrait vie sous nos yeux. Le jeu des acteurs n'est pas non plus pour rien dans cette sensation d'être face à un univers visuel hors du commun. Leur gestuelle engoncée et les dialogues abstraits qu'ils s'échangent nous renvoient constamment à l'irrationalité assumée de ce dispositif.



Copyright Capricci Films

Au fil du récit, Magloire et Kurtz s'enfuient en bateau et rencontrent d'autres personnages tous aussi anxiogènes qu'eux, dont un capitaine sentencieux (Diogo Doria) ou encore un docteur particulièrement effrayant (Gaspard Ulliel). De fil en aiguille, l'atmosphère lugubre et l'esprit anticonformiste de l'auteur semblent alors se refermer comme un piège sur ces personnages, jusqu'à les perdre dans les abîmes de son esprit tortueux. Et nous avec.

Le point de bascule dans la désorientation narrative du film est le passage du bateau à Nowhere Land. Une île fictive qui rappelle ce qu'était la Zone dans *Stalker* de Tarkovski : une convergence de toutes les peurs irrationnelles des personnages. Et il ne faut pas compter sur eux pour lever le voile sur ce qui se passe, car chacun y va de sa propre théorie, et en des termes souvent métaphysiques dont la finalité nous restera abstraite. Or, cette confusion finit étonnamment par devenir un élément comique, presque un *running gag*. Mais avant de songer à un simple caprice de démiurge capricieux, il est bon de voir dans cette dérive scénaristique mystérieuse une allégorie sociétale. N'oublions pas qu'Ossang est un philosophe et un poète. Ses scénarios ne sont pas aussi fouillis qu'ils en ont l'air. Une seule solution alors : faire comme Magloire, ne pas perdre espoir dans cet imbroglio et tenir jusqu'au bout en profitant de la beauté des images et de la bande-originale qui font de *9 Doigts* une œuvre qui ne cesse pas de nous hanter.



Copyright Capricci Films

Julien Dugois

F. J. Ossang est poète, musicien et cinéaste. Héritier du cinéma muet, du situationnisme et de la culture punk, son cinéma revisite, avec une exigence plastique rare, nombre de genres (film noir, road movie, science-fiction). Les films sont traversés par la hantise de la destruction d'un monde déréalisé où l'échec est aussi imminent que flamboyant. Rétrospective à l'occasion de la sortie en salles de *9 doigts*, son cinquième long métrage, présenté en avant-première à la Cinémathèque.

Toutes les séances seront présentées par F. J. Ossang.

HURLEMENTS À L'AGONIE DE LA LUMIÈRE : LE CINÉMA DE F. J. OSSANG

À la fin des années 1970, F. J. Ossang crée la revue littéraire *Cée*, puis les Céditions qui lui permettent de publier des textes, entre autres, des poètes Beat William Burroughs et Claude Pélieu, ainsi que du trop peu connu Stanislas Rodanski. L'un des premiers opus qu'Ossang signe est un pamphlet poétique et programmatique, *De la destruction pure*, le cri d'une génération née désespérée qui trouve dans la poésie l'ultime recours et ressort. L'œuvre écrite se poursuit, à travers une vingtaine de livres, jusqu'en 2015, avec *Venezia Central* qui mélange poésie en prose et en vers, des textes éclatants où la beauté s'extirpe du chaos du monde. *Mercure insolent*, autopsie d'un film à venir, est un sommet poétique où le conditionnement matériel d'un cinéma en détresse convoque Hölderlin, et mène le poète à s'écrier : « À quoi bon des cinéastes ? »

LE CHANT REBELLE

À 23 ans, F. J. Ossang intègre l'IDHEC, où il dirige deux court métrages, *La Dernière énigme* et *Zona inquinata*. Dans son premier long métrage, *L'Affaire des divisions Morituri* (1985), la rémanence des avant-gardes soviétiques, à travers un montage hypnotique et halluciné, fait l'effet d'un hapax insolent : des gladiateurs de l'ombre, menés par l'insaisissable Ettore (F. J. himself), se confrontent à un puissant complot bourgeois. On y trouve des allusions à la rage irréconciliable de la Fraction Armée Rouge aussi bien qu'aux cris de la scène post-punk. Et pour cause : ces gladiateurs voués à la mort sont interprétés par les membres d'un groupe proche du réalisateur, Lucrate Milk.



CINEMA

"9 doigts" : Ossang n'a pas perdu la main

L'épisodique écrivain, chanteur et réalisateur français F. J. Ossang est de retour avec un nouvel objet manufacturé aux saveurs intemporelles, empruntant sa cosmogonie au polar comme au fantastique, et sa linéarité à la courbe d'une spirale. Meilleure réalisation au dernier Locarno Festival, forcément.



par VINCENT RAYMOND

MARDI 20 MARS 2018

45
LECTURES

Une gare, la nuit. Magloire se soustrait à un contrôle de police et court. Sa fuite le mène à un homme agonisant sur une plage, qui lui remet une liasse de billets. Un cadeau empoisonné lui valant d'être traqué par Kurtz et sa bande. Capturé, Magloire va être coopté par ces truands... *9 doigts* raconte un peu mais, surtout, invoque, évoque, provoque. Beaucoup de voix au service d'un film noir à la Robert Aldrich que viendra insidieusement "polluer" une inclusion de radioactivité.

Également d'une histoire de survie paradoxale : celle d'un héros malgré lui, dépositaire d'un trésor qui n'est pas le sien, embarqué dans un rafiot vide au milieu d'escrocs rêvant d'un gros coup, échouant tous à le concrétiser. Une métaphore du cinéma, où pour durer il vaudrait mieux voyager léger, à l'écart des apprentis-sorciers, quitte à se retrouver isolé. Mais libre d'agir à sa guise, de créer un monde non orthodoxe, à gros grain et son saturé, avec des fermetures à l'iris, des ruptures de ton, des ellipses...

Ossang ne saurait mentir

Fidèle à sa ligne mélodique (cette signature néo-rétro ayant contribué à forger un renouveau esthéticonarratif dans les années 1980 au même titre que Jeunet & Caro ou Carax), Ossang pourrait presque paraître "daté" – ce qui serait un comble – comparé à Mandico (*Les Garçons sauvages*) et autres Cattet & Forzani (*Laissez bronzer les cadavres*) essaimant depuis quelques mois à coup d'hybridations jouissives sur les écrans. Ils sont les rejetons putatifs de ce daron perché ; à tout le moins, nagent-ils dans un courant voisin.

Cinéaste à éclipses (cinq longs-métrages en une trentaine d'années), Ossang a décroché avec *9 doigts* le Léopard pour la meilleure réalisation à Locarno. Une récompense ad hoc dans un festival depuis sa création voué aux formalistes obsessionnels ayant le goût du bizarre : il succède en effet au palmarès à João Pedro Rodrigues, Andrzej Zulawski ou Philippe Ramos. Une collection de francs-tireurs sans doute, des stylistes assurément, dont l'influence, pareille à une bombe à fragmentation poétique, n'a pas fini de s'exercer sur les esprits.

9 doigts

de François-Jacques Ossang (Fr., 1h38) avec Paul Hamy, Damien Bonnard, Pascal Greggory, Gaspard Ulliel...

Crédit Photo : Christian-Bamale / productions OSS100

F.J. OSSANG

ZONES DE CHOC

Rencontré lors du Festival de Cinéma Européen de Séville où il présentait son nouveau film, *9 doigts*, F.J. Ossang évoque dans cet entretien son rapport à l'écriture, au cinéma muet ou encore aux genres cinématographiques.



Débordements : Je voudrais commencer par décrire le style de votre œuvre. On dit souvent que vous faites des films crépusculaires, presque apocalyptiques.

F.J. Ossang : Oui, dans la mesure où il y a toujours un double aspect dans l'Apocalypse. C'est aussi le moment où un mystère se révèle. Disons qu'il y a à la fois une précipitation des éléments et une libération catastrophale.

D. : Est-ce qu'il existe également une libération du récit ? Avec *9 doigts*, vous essayez de créer une atmosphère plutôt que de raconter une histoire très claire.

F.J. O. : Il est vrai que je me situe plutôt du côté du cinéma de poésie que du cinéma de roman. Je pars d'un argument assez simple, puis il y a des étages qui permettent ensuite d'avoir plusieurs lectures du film. J'ai été très marqué par le cinéma muet. C'est une période passionnante, où les films étaient à la fois populaires et d'avant-garde. Il y avait une ambition démiurgique extraordinaire. Quand on regarde *Métropolis*, par exemple, qui est un film après tout « grand-public », c'est démentiel. Ma théorie est que le cinéma a mis en crise le récit dominant, générant toutes les mutations de la littérature au XXème siècle. Dès qu'il apparaît, il réintroduit un récit par réseaux, par « émissions », alors que le récit dominant en littérature ou en théâtre est à cette époque-là séquentiel. L'arrivée du cinéma va amener des gens comme Ezra Pound à relire les textes antiques. Il faut se souvenir de l'incroyable richesse des films muets. Le tortillard contemporain raconte en cinq heures ce qu'un film muet raconte en trente minutes.

D. : Vous venez d'évoquer le cinéma de poésie ; vous êtes aussi musicien. Est-ce que vous partez de ces deux arts quand vous écrivez un scénario ?

F.J. O. : J'ai commencé par l'écriture, la poésie, puis il y a eu la musique et après le cinéma. Comme je ne suis jamais vraiment devenu un réalisateur établi, je suis ensuite revenu à l'écriture et à la musique. En fait, les trois pratiques s'interpénètrent. Ce sont des angles d'attaque différents, des énergies différentes, que je ne pratique pas exactement en même temps. Cela dit, tout se rejoint dans le cinéma, puisqu'il y a tout de même l'écriture qui préside à la recherche d'argent. Par ailleurs, je crois qu'il est important d'écrire le scénario. Il y a tout un cinéma commercial qui se contente de combiner un livre et un casting, comme si cela suffisait à faire le film.

D. : Comment avez-vous envisagé le processus d'écriture ?

F.J. O. : Tous les scénarios s'écrivent différemment. Pour celui-là, j'ai très vite rédigé une vingtaine de pages afin de recevoir une petite aide au développement. En fait, je voulais raconter une histoire maritime. Dans un coin de mes films, il y a toujours l'océan, des vaisseaux-fantômes, des légendes de mer, des circulations d'eau, etc. Pensant que ce serait mon dernier film, j'ai eu le désir de boucler la boucle. En vieillissant, je m'aperçois que les œuvres que je n'aimais pas à vingt ans, je ne les aime toujours pas à soixante. Mais ce que j'ai aimé, je l'ai en quelque sorte apuré. Par exemple, Lautréamont, que je ne comprenais pas exactement, me fascinait déjà. Edgar Allan Poe est quelqu'un que je relis presque chaque année. Ses traductions par Baudelaire et Mallarmé ont fait de lui un écrivain français, en tout cas qui me semble présent dans toutes les fibres de notre culture. Il y a beaucoup d'*Histoires extraordinaires* qui sont géniales, mais je suis toujours ébloui par la puissance du roman qu'il a écrit jeune, et qui a été un peu un échec, *Les aventures d'Arthur Gordon Pym*. C'est l'un des premiers romans où l'on trouve un vaisseau fantôme. Le capitaine de la légende originelle s'appelle d'ailleurs Van der Decken, nom que j'ai repris dans mon film précédent, *Dharma Guns* (2010).

Sachant que je ne disposerais pas d'un budget énorme – et, de fait, il a été encore inférieur à ce que j'espérais –, j'ai essayé d'adapter mon récit. Mais le film n'est pas si elliptique que cela. Il se compose de trois mouvements : d'abord le film noir, puis ça mute vers l'aventure maritime, et enfin on suit plutôt la dérive du vaisseau fantôme. On passe alors dans une dimension fantastique.

D. : Il y a aussi des aspects de science-fiction.

F.J. O. : Un petit peu, oui. C'est très simple en fait. Dans les films de science-fiction, on fait voguer le bateau dans l'espace, dans le vide intersidéral. Moi, je l'ai remis sur les flots. Disons que c'est un film de science-fiction qui se passe curieusement dans une réalité maritime.

D. : Les genres cinématographiques vous intéressent beaucoup.

F.J. O. : Oui, ça a toujours une chose importante. Il suffit de regarder *Mabuse*, par exemple. Jeune, j'étais aussi fasciné par la technique du film de propagande et du film d'action. Quant au récit d'aventure, il fonctionne un peu en Occident comme notre récit initiatique. C'est par là que se dévoilent les mystères. Si vous voulez, *L'affaire des divisions Morituri* (1985) est un péplum futuriste ; *Le trésor des îles chiennes* (1990) un film d'aventure intérieure, ou de science-fiction minimaliste ; *Docteur Chance* (1997) est à la fois un road-movie et un tombeau du 20ème siècle ; *Dharma Guns* relève du fantastique de claustrophobie. Et dans *9 doigts*, on trouve l'aventure maritime et la science-fiction.

D. : Le motif de la fuite se retrouve dans beaucoup de vos films.

F.J. O. : Dans *9 doigts*, il y a un changement climatique catastrophique. L'idée est que les personnages ne peuvent plus revenir en arrière. Ils se confrontent à un double désastre, personnel et global. Dans mes films, le récit se tisse souvent à partir de voix-off, d'intertitres, de textes, etc. Ici, à un moment donné, les dialogues prennent totalement le dessus, car j'ai vraiment eu envie de filmer la parole. Pour plaisanter, j'ai dit que c'était mon film le plus « eustachien ». J'ai revu récemment *La maman et la putain*. Il y avait peu d'argent, mais c'est techniquement très réussi, la photographie est démente, Jean-Pierre Léaud est à son sommet et le texte est sublime. C'est un film vraiment admirable dans lequel Eustache se coltine à la question de filmer la parole. En même temps, il en montre bien la dimension toxique.

Avec *9 doigts*, j'ai aussi voulu donner du poids à la parole. Magloire, le protagoniste, ne se révolte jamais, il s'adapte, il essaie de contourner, mais quand il voit l'autre qui a pris la valise de polonium, il se dit « non, non » et puis... « PAM ». Ce coup de feu est libératoire. A la fin, il y a peut-être un recommencement. Est-il sur Nowhereland ou sur un nouveau continent ?

D. : A propos de Nowhereland, on entend cette description : « C'est une zone temporaire où tout y recommence ».

F.J. O. : C'est ce que dit le docteur, mais ce n'est pas la version de Warner Oland, par exemple. Chacun a son interprétation. J'ai remarqué que chez moi, tout est double. C'est un peu comme la double face de Janus, si vous voulez. Les îles m'attirent et en même temps m'inquiètent à cause de l'effet de claustrophobie. De la même façon, il y a l'idée d'une conspiration monstrueuse qui partirait de l'île pour s'attaquer au monde entier, et le fait que cette zone n'existe pas sur les cartes. C'est amusant parce que quand j'ai présenté le film à Vladivostok, une jeune fille russe m'a offert en anglais *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, qui est à la base d'*Apocalypse Now* (Francis Ford Coppola, 1979). Le livre commence par répertorier des zones vierges, non foulées par l'homme. Et Conrad remarque que ces zones inconnues, non contrôlées, non cartographiées, n'existent plus. Moi aussi, je suis captivé par la possibilité de l'inconnu. Avec la numérisation généralisée du monde, y a-t-il encore des zones de protection totale, où l'on ne nous verrait ni ne nous entendrait pas ?

D. : A travers l'utilisation de flashes, il me semble que l'acte de filmer se confond parfois avec celui de tuer.

F.J. O. : Ah oui. Il faut dire que le film a été entièrement tourné en pellicule 35mm. En fait, je ne m'attendais pas à ce qu'on supprime la vraie industrie cinématographique. Le cinéma n'a cessé de muter, mais la pellicule demeurait. C'est ce qui nous rattachait aux pionniers, d'une certaine façon. La pellicule, c'est un phénomène prodigieux, c'est le soleil qui la brûle, la grave et la révèle. Bien sûr, c'est proche aussi des icônes, puisqu'on part du noir. Le cinéma a changé notre monde en créant un nouveau culte de la lumière. Le numérique, c'est autre chose. En argentique, il faut vivre avec la lumière, l'accident. On se lève à 4h du matin pour capter l'aurore, etc. Jean Cocteau le disait, le vrai talent du réalisateur est de gérer l'accidentel, de faire entrer la réalité par l'accidentel. Il faut savoir saisir le hasard d'une façon positive et presque conquérante. On déclenche des situations, mais la maîtrise ou le talent ne suffisent pas à faire de bons films.

Même si je n'ai jamais eu beaucoup d'argent, j'ai toujours eu de la chance. L'impondérable joue un rôle tellement important qu'il y a une dimension mystique ou métaphysique dans le cinéma. *9 doigts* a été très compliqué d'un point de vue logistique. Le monde maritime repose sur une économie globalisée. Rotterdam, Lisbonne, Macao... les prix sont partout les mêmes. On a eu de la chance parce qu'une compagnie nous a aidés, mais jusqu'au bout on ne savait pas si on aurait le bateau. Quand on a tourné sur les coursives centrales, on n'était qu'à un mètre au-dessus de l'eau. A un moment, on s'est retrouvé deux nuits aux Açores avec la pleine lune, c'était démentiel. La possibilité de tourner sur ces coursives dépendait évidemment de l'état de la mer, car elles peuvent être inondées en cas de tempête. Rien que pour cela, le film était risqué. Mais on a eu de la chance. « *We are protected* » [rires].

D. : L'usage de l'iris dans le film m'a rappelé *L'Atalante* de Jean Vigo.

F.J. O. : Oui, mais pas uniquement. Je trouve que le cinéma manque de liberté. On devrait pouvoir réhabiliter des techniques de différentes périodes, et notamment celles du muet. Dans *La Fièvre des échecs* (1925), Poudovkine déploie toutes les possibilités rhétoriques de l'iris. C'est très riche : ça peut renvoyer à l'intériorité mentale, à l'intérieur spatial, ça peut également fonctionner comme un zoom sur un visage, etc... J'aime bien combiner des mouvements d'iris avec des mouvements de machinerie, parce que cela donne des effets très bizarres. Bien sûr, Vigo est un de mes cinéastes préférés, c'est un peu l'Arthur Rimbaud du cinéma français. La natation en 4 minutes, c'est parfait... *Taris, roi de l'eau* (1931), c'est les actualités sportives, mais aussi *L'eau et les rêves* de Bachelard. Et puis un film, c'est un fleuve, il y a ce côté liquide de la pellicule.

D. : Il y a dans le film des plans zénithaux très étranges, avec des flous, des distorsions,... Je me demandais si vous arriviez à obtenir ces effets au tournage ou s'ils étaient réalisés en post-production.

F.J. O. : Pour pouvoir travailler à un montage en réseau, il m'arrive de collecter des images dès les repérages. J'emporte une petite caméra, et je filme sans le son différents états de la lune, ou du soleil, ou de la mer, car c'est le genre de choses que l'on n'a plus le temps de faire quand le tournage débute. Après je réinterprète ces plans à travers le montage. Ce que vous mentionnez est différent. Une partie du film a presque été tournée en studio – c'est du « faux studio », si vous voulez. Dans *Les îles chiennes*, par exemple, on a tourné dans une grange. Là, on a fabriqué un studio dans un vrai bateau. Je me suis très bien entendu avec le chef-décorateur, Mathias Monteiro, qui réalisait là son premier long-métrage. On a beaucoup parlé au début, et il a tout retenu – au contraire de beaucoup de techniciens qui essaient de t'épuiser en te faisant répéter sans arrêt les choses. La décoration est un poste très important pour moi. Je voulais avoir des plafonds qui bougent. On a trouvé une solution artisanale, avec un système de poulies qui faisait beaucoup de bruits. On pouvait donc modifier le décor, puis on a joué sur les objectifs. Il n'y a pas du tout d'effets numériques, tout se passe au tournage, bien sûr. Tout est physique ; ce sont les machinistes qui font bouger certains éléments de décor pour créer l'illusion de la tempête, par exemple. Et ça marche. Le cinéma est toujours opérant, ce n'est pas juste une lubie technologique. Pour moi, c'est très excitant de convoquer tous ces langages - celui de 1980, de 2010, de 1920 et de 1940 et puis, voilà : *Somos cineastas* !

D. : Vous avez une fascination pour les paysages industriels et en même temps il y a dans le film une conscience écologique très forte.

F.J. O. : Quand on voit que le monde vit à crédit à partir du mois d'août... mais j'ai l'impression qu'on ne peut plus arrêter la machine. Tout le monde veut la croissance alors qu'il faudrait ralentir. C'est comme pour les sols agricoles, de plus en plus appauvris par les tracteurs et les produits chimiques.

Cela dit, j'adore les zones de choc où la nature rencontre le métal. J'ai tourné deux courts-métrages à Vladivostok. C'est le plus grand port militaire russe, même depuis les tzars. Avant 1992, c'était une zone secrète où il n'y avait que des soldats. En même temps, il y a là-bas une pureté de la nature très particulière, avec des montagnes un peu comme les Vosges, et puis quelque chose de très asiatique, qui évoque les estampes. J'aime bien cette contradiction. Cela dit, le vide est peut-être le point commun aux lieux que je filme. Le désert, l'océan... Le désert, c'est le miroir de Dieu, là où la parole peut s'élever.



écrit par Víctor Paz Morandeira

le 19 mars 2018

Entretien retracé par Raphaël Nieuwjaer.

Images : *9 doigts* (F.J. Ossang, 2017) / *Le Trésor des îles Chiennes* (F.J. Ossang, 1990).

[CRITIQUE] 9 DOIGTS de F.J. Ossang



Published on mars 11th, 2018 | by Leny Soupama 0

Alerte anesthésie générale. La nuit, dans une gare, un homme prend la fuite. Sans bagages, sans avenir. Lorsqu'il tombe sur un pactole, les ennuis commencent. Une bande est à ses trousses, il finit otage, puis complice. Suite à un braquage raté, ils embarquent tous à bord d'un cargo dont le tonnage suspect est aussi volatile que mortifère. Rien ne se passe comme prévu – le poison et la folie gagnent le bord. Tous ces hommes pourraient bien être

les jouets d'une machination conduite par le mystérieux «9 Doigts».

Un cinéma hypnotisant en quête permanente. On a déjà tout dit/tout lu sur F.J Ossang, sorcier du cinéma français à la fois réal, poète, musicien, créateur de la revue «Cée» dans les années 70. Mais on ne cessera de répéter à quel point son cinéma est beau, fragile, téméraire, précieux, tel un astre dans le cinéma français. Que l'on adhère ou pas, il ne ressemble à rien de connu. Dédaignant le naturalisme, rétif au formatage, amoureux des songes merveilleux. Aux tannants codes de la fiction classique lestés de cahiers des charges bien drastiques, Ossang répond par les insaisissables codes du rêve. Par les fulgurances, par les beaux effets de montage, par le noir et blanc expressionniste, son **9 Doigts**, témoignant d'une esthétique résolument originale, nous envoûte autant qu'il nous déroute. À la fois lumineux (accessible) et opaque (abscons). C'est sa puissance et sa limite. Au début, ça peut même coincer. Lors des premières minutes, les personnages sont autant perdus que nous autres spectateurs: dialogues ampoulés, déphasage avec le récit initial. Et ouvrir la bonne porte par laquelle entrer dans leur film n'est pas toujours chose évidente. Mais qu'importe, très honnêtement, tant la caméra de Ossang, libre et furieuse, emporte tout sur son passage façon bourrasque. Il s'agit, à travers les codes du whodunit, de fureter ailleurs, quelque part entre film noir, récit d'aventure et fable post apocalyptique, et, surtout, d'ouvrir une bânce à l'imaginaire. Ainsi l'on comprend de mieux en mieux et finalement assez rapidement que, dans ce no man's land féérique, les protagonistes avancent comme des fantômes dans un vaisseau-tombeau, cette cargaison maritime appelée «Marryat». Tous les repères spatio-temporels, les leurs et les nôtres, s'effondrent, nous sommes alors dans un espace mental labyrinthique. Et c'est si beau, si bon de se perdre dans pareilles trouées fantastiques. Pour le plus grand plaisir des cinéphiles, Ossang convoque des fantômes du passé. Melville, Murnau, Franju – avec, au passage pour ce dernier, cette idée pour le dernier qu'il faut ouvrir une brèche dans la chair du réel pour faire éclore l'imaginaire. Chez Ossang, le monde est une bataille, bataille de genre, bataille contre l'ordre, bataille de la bataille. Le monde est malade, le cinéma son remède. Du cinéma d'esthète, hors-système, à l'insolente poésie industrielle. Soit on admire, soit on s'énerve; dans les deux cas de plus en plus. Mais l'on ne saurait vous conseiller de faire le test en salles de ce revigorant film-poème aux allures d'élegie, il promet de vous estourbir pour mieux vous faire traverser les limbes. Franchement, ce n'est pas rien.

Leny Soupama

Actualité cinématographique - avant-premières, festivals...

Un film de F. J. Ossang (France)

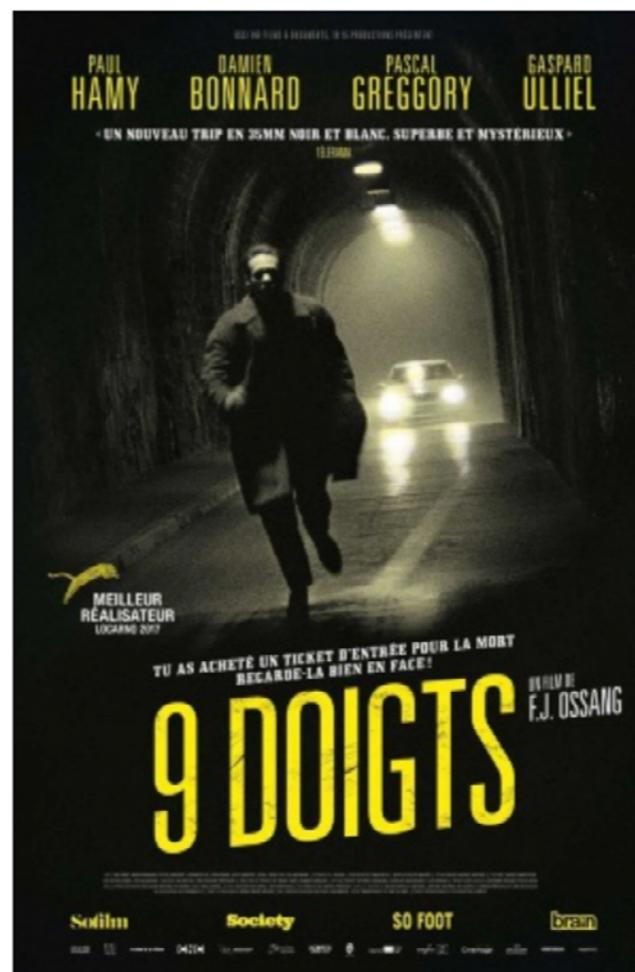
► « 9 doigts »

Sortie en salles le 21 mars 2018.

samedi 17 mars 2018

Une nuit, dans une gare, un homme nommé Malgloire tente d'échapper mystérieusement à des poursuivants. Sans bagage et apparemment sans projet, le hasard lui fait découvrir un paquet contenant un grosse somme d'argent.

Dès lors, les ennuis commencent et la bande, sous l'autorité de Klutz, qui le poursuivait, le capture, en fait son otage avant d'en faire un complice. Ensemble, après un braquage raté, ils sont contraints d'embarquer à bord d'un cargo dont le tonnage serait volatile et mortifère comme tout prête à le penser. Lorsque le poison et la folie s'emparent de la bande, les hommes de Kurtz s'avèrent être eux-mêmes les jouets d'une machination conduite par le mystérieux 9 doigts....



Depuis le tout début, les films de F.J. Ossang tournent autour de l'eau. L'eau comme le miroir de tous les états de conscience qu'il y soit question de vaisseaux fantômes ou de l'énergie des océans.

Et pour « 9 doigts » qu'il a entrepris comme s'il s'agissait de sa dernière réalisation, compte tenu de la difficulté qu'il a, à chaque fois, à monter un projet, il a choisi de faire un film d'aventures maritimes.

Le noir et blanc convient parfaitement ; tant pour donner tout son rugueux froid à la ferraille d'un cargo qu'aux reflets métalliques d'une mer étale ou déchaînée.

Il convient parfaitement aussi aux « gueules » des gangsters de la bande de Kurtz, aux lunettes noires qui dissimulent les yeux, à leurs manières musclées, aux postures attendues des personnages féminins, aventurière, femme fatale ou jeune fille innocente....

Un noir et blanc qui va aussi avec l'évolution du récit lorsque les hommes de la bande et ceux qui s'y sont adjoints découvrent qu'ils sont prisonniers à bord d'un cargo fantôme qui n'est peut-être pas même chargé de la moindre cargaison.

Qui est en réalité Farente, personnage énigmatique, phraseur et fataliste et ce docteur chargé à bord dont on aurait même tendance à penser que ses diagnostics ne sont pas très fiables ?

L'histoire de gangsters serait en réalité d'une grande simplicité en dépit de toutes les suppositions que le récit met en place, ou à l'inverse d'une grande complexité, noyée dans des dithyrambes qu'on peut écouter attentivement ou suivre comme les éléments d'un jeu de pistes.

Le film de F.J.Ossang dont chaque séquence entretient les sentiments oppressants de l'énigme et du danger latent reste paradoxalement une œuvre ludique avec des personnages qui sont à la fois dans le stéréotype et dans l'imprévisible. Et la question ne cesse, tout au long du récit, de se poser à propos de la gravité ou de l'artifice des situations où sont plongés les protagonistes, dont les caractéristiques reposent plus sur leurs discours que sur leurs identités fuyantes.

Il y a cinq ans dans « *Elle s'en va* », Paul Hamy donnait la réplique à Catherine Deneuve et depuis, dans la dizaine de films qui ont suivi, tous œuvres exigeantes, il n'a cessé d'imposer sa présence charismatique et son élégance. Il est ici une fois de plus magnifique, comme le sont Pascal Greggory ou Gaspard Ulliel ici méconnaissable en médecin énigmatique.

Ce film magnifique est à prendre comme un film noir ou comme un exercice cinématographique virtuose.

Francis Dubois

9 Doigts

Cargo de nuit

Depuis un peu plus de trente ans, F.J. Ossang développe une filmographie punk et expérimentale, où se bousculent les influences diverses et les fulgurances esthétiques. Avec son dernier opus, le réalisateur du *Trésor des îles chiennes* semble s'ouvrir vers le public, sans renier son style et sa singularité.

Hier à 19:17

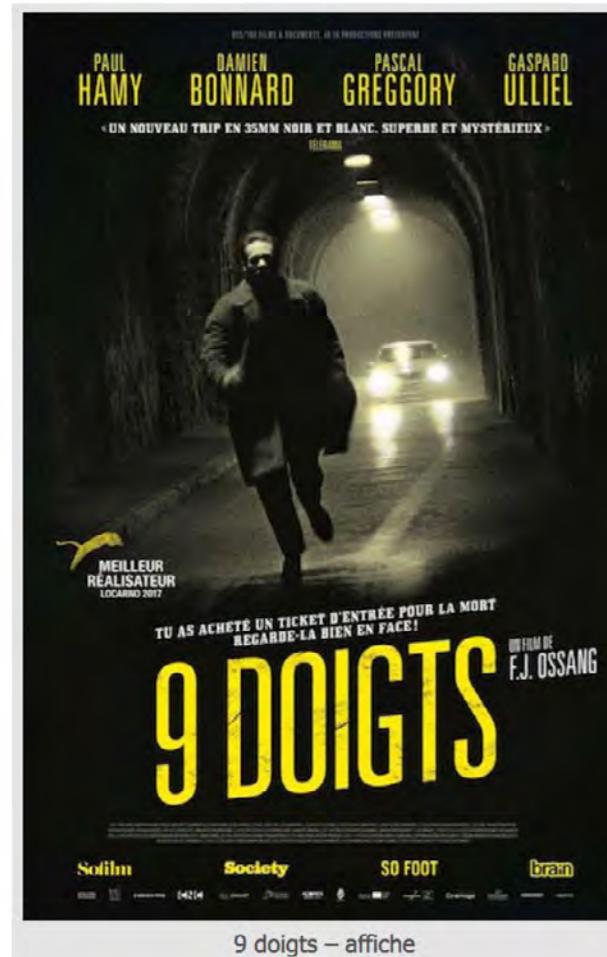
La nuit, Magloire, un jeune homme en pleine course, tombe sur un homme, mourant, qui lui confie une importante somme d'argent. Magloire se retrouve alors impliqué dans les affaires d'une mystérieuse bande de malfrats et bientôt embarqué pour un long périple sur un étrange cargo, à destination du Nowherland. Film noir, SF, cinéma d'aventures et surtout épopée romanesque : après un *Dharma Guns* qui cherchait sa voie entre expérimentation et thriller, F.J. Ossang fait feu de tout bois dans son nouvel opus au délicieux parfum feuilletonnesque. Des cartons rythment même les péripéties de ces étranges pieds nickelés, entraînés dans une aventure plus grande qu'eux. A la manière des surréalistes, adorateurs du *Fantômas* de Pierre Souvestre et Marcel Allain, Ossang se sert des genres pour créer un univers poétique, où les dialogues, ciselés et semblant appartenir à une autre époque, sont placés dans la bouche de comédiens parfaitement castés. Autour de sa muse Elvire et de Lisa Hartmann, révélée par Bruno Dumont, on trouve en effet une équipe de garçons à l'élégance intemporelle : Paul Hamy, chouchou du cinéma d'auteur exigeant, est parfait en héros tourmenté tandis que Damien Bonnard, trench coat et lunettes noires, semblait né pour intégrer l'univers des bad boys d'Ossang. Pascal Greggory en vieux sage et Gaspard Ulliel en méticuleux médecin complètent cette belle troupe, probablement la plus bankable du cinéma d'Ossang et pourtant toujours harmonieuse. Grâce à eux et grâce bien sûr à son utilisation magistrale d'un noir et blanc très contrasté, le cinéaste punk nous fait croire en quelques plans à un univers étrange et oppressant, quelque part entre un classique de l'expressionnisme muet et le Robert Aldrich d'*En quatrième vitesse*. Pour mieux nous embarquer dans un voyage mental, à la recherche, comme l'explique un des personnages, d'une destination mouvante et inaccessible.



par
François-Xavier Taboni
Journaliste

9 Doigts de FJ Ossang : critique

Publié par CineChronicle le 21 mars 2018



sensible hypnotisante, l'extrême composition des plans produit un équilibre formel intéressant et la recherche d'un glamour froid et brut colle au « chapitrage » du film. Scindé en actes, cette énigme poétique fait la part belle à un cinéma de l'ellipse, de la contemplation, lui-même déstructuré par le montage abrupt.

F.J Ossang convoque les fantômes du passé et rend notamment hommage à Melville, Murnau et Franju, dans un hymne onirique et formellement singulier. Entre *Le Faucon Maltais*, *Les Yeux sans visage* et *La Tempête* de Shakespeare, *9 Doigts* se rapproche de l'expérimental tant la dimension de rêve bascule brusquement dans des visions cauchemardesques. La sublime photographie de Simon Roca (*La Loi de la Jungle*, *Pan Pleure Pas*, *La Fille du 14 Juillet*) fait de la lumière un véritable personnage du film ; le noir et blanc riche en contrastes produit une image vivante, claire et mouchetée. Le spectateur-voyageur est plongé dans une dimension aquatique fantomatique pesante, encore renforcée par la musique, moteur de la tension. La caméra, quant à elle, tangue en arpantant le décor. Ossang démontre sa grande maîtrise du cadre par une succession de plans à la fois austères et lumineux. Le clair de lune ponctue l'intrigue à la manière de Buñuel dans *Un Chien Andalou*. De même, certains arrières plans produisent un effet similaire à celui de la transparence hollywoodienne.



9 Doigts

L'absence d'émotion est due à cette image froide et à la théâtralisation du jeu des comédiens. Les dialogues métaphysiques laissent souvent place à un surjeu et à des personnages schématiques « translucides ». Si Gerda (Elvire) a quelque chose de la femme fatale des années 1940, les personnages féminins sont cependant laissés au second plan. *9 Doigts* met surtout en scène des protagonistes masculins possédés, prisonniers de leur propre espace mental (le navire « Marryat »), qui font cap vers la mystérieuse île de Nowhereland. Planisphère et carte du monde sont comme tissés par la démente de ces protagonistes dont les repères s'effondrent inéluctablement. Paul Hamy (*Le Divan de Staline*, *Peur de Rien*) incarne Magloire, un capitaine Némo moderne, tiraillé entre son existence et sa condition de mortel. Gaspar Ulliel (*Eva*, *Juste la fin du Monde*, *Saint Laurent*) interprète le Docteur tandis que Damien Bonnard (*Rester Vertical*) et Pascal Greggory (*Le Serpent Aux Mille Coupures*, *Victoria*), dans les rôles de Kurtz et Ferrante, tirent leur épingle du jeu. Si Ossang égare son scénario dans les profondeurs sous-marines, il signe une énigme esthétiquement irréprochable au casting remarquable.

Sévan Lesaffre

Revue de Presse – 9 Doigts (Locarno + Etrange festival)

Un film de FJ Ossang, avec Paul Hamy, Damien Bonnard, Pascal Greggory, Gaspard Ulliel, Elvire, Lisa Hartmann, Lionel Tua.



aVoir-aLire.com (Julien Dugois) : « 9 Doigts une œuvre qui ne cesse pas de nous hanter. »

« Etrange. C'est parfaitement le mot qui définit l'œuvre de Francois-Jacques Ossang, et ce quelle que soit la discipline à laquelle il se livre. En guise de cinquième long-métrage, il pousse à son paroxysme son talent de plasticien, sans pour autant se livrer à un exercice de style purement surréaliste. Son film est au contraire basé, au moins dans les premières minutes, sur un scénario qui semble classique et linéaire, nous faisant suivre la rencontre entre Magloire (Paul Hamy) et un groupe de malfrats dirigé par un certain Kurtz (Damien Bonnard), et leur préparation d'un cambriolage. Même si le récit semble alors assez limpide, le style qu'Ossang a conçu repose sur une direction artistique atypique qui nous saute aux yeux et nous suit jusqu'à la dernière minute. Et même au-delà. Au-delà du seul noir et blanc, qui magnifie les images dont la photographie très inspirée de l'expressionnisme allemand semble penser pour exacerber leurs contrastes via une pellicule 35mm, la patte anachronique d'Ossang atteint toutes les strates de son film. Ce sont d'abord ses cadrages qui nous donnent le sentiment d'être face à un vieux roman-photo qui prendrait vie sous nos yeux. Le jeu des acteurs n'est pas non plus pour rien dans cette sensation d'être face à un univers visuel hors du commun. Leur gestuelle engoncée et les dialogues abstraits qu'ils s'échangent nous renvoient constamment à l'irrationalité assumée de ce dispositif. Au fil du récit, Magloire et Kurtz s'enfuient en bateau et rencontrent d'autres personnages tous aussi anxiogènes qu'eux, dont un capitaine sentencieux (Diogo Doria) ou encore un docteur particulièrement effrayant (Gaspard Ulliel). De fil en aiguille, l'atmosphère lugubre et l'esprit anticonformiste de l'auteur semblent alors se refermer comme un piège sur ces personnages, jusqu'à les perdre dans les abîmes de son esprit tortueux. Et nous avec. Le point de bascule dans la désorientation narrative du film est le passage du bateau à Nowhere Land. Une île fictive qui rappelle ce qu'était la Zone dans *Stalker* de Tarkovski : une convergence de toutes les peurs irrationnelles des personnages. Et il ne faut pas compter sur eux pour lever le voile sur ce qui se passe, car chacun y va de sa propre théorie, et en des termes souvent métaphysiques dont la finalité nous restera abstraite. Or, cette confusion finit étonnamment par devenir un élément comique, presque un *running gag*. Mais avant de songer à un simple caprice de démiurge capricieux, il est bon de voir dans cette dérive scénaristique mystérieuse une allégorie sociétale. N'oublions pas qu'Ossang est

un philosophe et un poète. Ses scénarios ne sont pas aussi fouillis qu'ils en ont l'air. Une seule solution alors : faire comme Magloire, ne pas perdre espoir dans cet imbroglio et tenir jusqu'au bout en profitant de la beauté des images et de la bande-originale qui font de 9 Doigts une œuvre qui ne cesse pas de nous hanter. »

LOCARNO 2017

Les Inrockuptibles (Jean-Baptiste Morain) : « C'est drolatique, c'est déchirant, c'est foudingue, c'est Ossang. »

F.J. Ossang, notre cinéaste punk culte, fait toujours à peu près le même film et pourtant ses films ne ressemblent pas. Un cinéma lui aussi plein de références, peut-être plus évidemment littéraires. Citons-en quelques-unes (nous en oublions beaucoup) : Edgar P. Jacobs, Fritz Lang, Hugo Pratt, Conrad, Murnau, Lautréamont (cité dans le film), Melville (Herman), Kafka, Borges, voire *Startrek*... Dans le noir et blanc superbe de *Neuf doigts*, Ossang nous raconte une histoire romanesque et folle à souhait, très mystérieuse et surtout très improbable (entre film noir ésotérique, film d'aventure surnaturel et roman de science-fiction complotiste à deux balles...), qui va nous amener sur un cargo de nuit dont les passagers vont bientôt être victimes d'un mal inconnu... Aux acteurs fidèles d'Ossang (son actrice-fétiche Elvire, l'acteur portugais oliveirien par excellence Diogo Doria...) viennent s'adoindre de nouveaux venus classieux : Gaspard Ulliel, Pascal Greggory, Paul Hamy (*L'ornithologue* de Joao Pedro Rodriguez), Damien Bonnard (vu dans *Rester vertical* d'Alain Guiraudie) totalement sublimés et souvent méconnaissables. C'est drolatique, c'est déchirant, c'est foudingue, c'est Ossang.



Libération (Luc Chessel) : « un morceau de fantaisie radioactive ».

«On pourrait exploser un monde après l'autre», remarque un personnage de *9 Doigts*, de F.J. Ossang - qui a reçu samedi au festival de Locarno le prix de la meilleure réalisation. La matière dangereuse que transporte sa bande de gangsters en noir et blanc, sur un cargo à la dérive à travers un archipel fantôme nommé Nowhereland, n'est peut-être qu'un pur prétexte donné à la fiction : un morceau de fantaisie radioactive circulant entre les mains de ses pantins de celluloïd. Elle n'en fait pas moins des ravages, troue le film et nous perce la tête, confond les temps, brouille les trajectoires, menace de nous faire disparaître les uns après les autres. Un péril guette, dont personne n'est exempté : personnages, acteurs, spectateurs, cinéaste et jusqu'au film lui-même, à mesure que vacillent tous les garde-fous qui séparaient la salle de l'écran, le bateau des vagues, et notre monde d'un autre, plus inquiétant encore.

Télérama (Frédéric Strauss) : « Rock et résolument incorruptible »

« Depuis *L'Affaire des divisions Morituri* (1985) et *Le Trésor des îles chiennes* (1990), cet écrivain-réisateur est un phénomène de curiosité. Rock et résolument incorruptible. Avec *9 Doigts*, présenté en compétition à Locarno, Ossang a arraché au cinéma d'aujourd'hui, plutôt très frileux dans ses investissements, un nouveau trip en 35 mm et en noir et blanc, superbe et mystérieux. C'est l'aventure radicale, dans le sillage d'un homme qui a une gueule de poète et se nomme Magloire. Après un casse qui a mal tourné, il se retrouve sur un cargo avec des malfrats irradiés, trafiquants de polonium. A l'horizon, le rêve d'un hypothétique Eldorado laisse place aux contours incertains de Nowhereland, le pays qui n'existe pas... « *Ne pas comprendre, c'est la clé !* », dit un des voyageurs. Le spectateur aussi doit larguer les amarres pour goûter ce film qui ressemble à une bande dessinée du genre Bob Morane, transfigurée par un esthète du temps du cinéma muet. Au cœur de cette expérimentation très maîtrisée, les acteurs naviguent brillamment entre délire et classicisme. Dans le rôle d'un médecin qu'on fait monter à bord, Gaspard Ulliel est un pur visage, fantomatique et fascinant. En chef de gang intellectuel, drapé dans un incroyable manteau de fourrure blanc, Pascal Greggory est intrépide. Et Paul Hamy, qu'on a vu dans *L'Ornithologue* de João Pedro Rodriguez, donne au personnage de Magloire une telle aura romantique qu'il en devient comme un mirage. Ossang a de sacrées visions ».



Chronicart (Jérôme Momcilovic – Locarno 2017) : « un prix de la mise en scène largement mérité. »

A commencer, évidemment, par le nouveau Ossang, accueilli avec beaucoup d'enthousiasme et reparti avec un prix de la mise en scène largement mérité. Plaisir double, donc, de retrouver Ossang six longues années après son dernier long métrage *Dharma Guns*, et de voir célébrés ses efforts solitaires (le film a eu beaucoup de mal à se monter) pour maintenir le cap d'une oeuvre filant depuis plus de trente ans, discrète et obstinée, comme une comète au fond de la nuit du cinéma français. Retrouver Ossang, c'est retrouver moins des images qu'une géographie. Les coordonnées sont connues, elles n'ont pas varié d'un iota. La boussole pointe vers le même territoire depuis *L'Affaire des Divisions Morituri* : pays imaginaire et fuligineux, mêlant imitation enfantine de film noir, humeur spectrale revenue de *Vampyr* ou d'Epstein, et poésie *no future* métallique. Ici un dénommé Magloire, encombré d'un magot pris à un mort, embarque sur un cargo glissant dans une mer d'encre, aux mains d'un gang empoisonné au polonium. Sur l'équipage plane une conspiration insondable, et la promesse inquiète de rejoindre, au bout du voyage, la rive du « Nowhereland ». *Dharma Guns*, il y a six ans, avait pu faire redouter de voir finalement les rêveries d'Ossang figées en un cabinet de curiosité un peu trop prévisible. **9 doigts**, qu'il annonce (faut-il y croire ?) comme son dernier film, retrouve comme jamais le goût de l'exploration. C'est probablement le plus beau du cinéma d'Ossang, cette manière de traiter comme une géographie concrète son territoire de songes. Scandé par de vraies fulgurations de montage, **9 doigts** dérive au gré de fondus au noir qui font l'effet chaque fois de paupières rabattues sur un rêve d'enfant. Rêve sombre mais surtout très joueur, petit monde où jouer au cinéma et à la métaphysique, fantasme de Peter Pan punk – le Nowhereland est un autre Neverland.